

Gravures et autres illustrations
pour des romans populaires
publiées en France ou en Belgique
entre la moitié du dix-neuvième siècle
et le début du vingtième siècle (38).
par Bernard GOORDEN

Les illustrations nous ont attiré vers des romans populaires dès l'âge de 6 ans.

Lorsque nous avons fait la connaissance en 1974 de Jacques VAN HERP, notre *maître* et grand spécialiste de la littérature populaire, nous avons déjà lu plusieurs centaines de romans populaires, notamment illustrés.

Notre collection "***IDES... ET AUTRES***", créée fin 1973, leur a fait la part belle jusqu'à la fin de 1998. Notre site INTERNET a poursuivi sur cette lancée.

Nous avons apprécié les **40** illustrations suivantes de T. **JOHANNOT**, principalement, gravées sur bois par **BRUGNOT**, pour « ***la nouvelle Héloïse*** » de Jean-Jacques **ROUSSEAU**, dans ***Romans contes et nouvelles illustrés*** (Paris, édité par Gustave Havard), 1849.



PREMIÈRE PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

A JULIE.

Il faut vous fuir, mademoiselle, je le sens : j'aurais dû beaucoup moins attendre ; ou plutôt il fallait ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui ? comment m'y prendre ? Vous m'avez promis de l'amitié ; voyez mes perplexités, et conseillez-moi.

Vous savez que je ne suis entré dans votre maison que sur l'invitation de madame votre mère. Sachant que j'avais cultivé quelques talents agréables, elle a cru qu'ils ne seraient pas inutiles, dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un si beau naturel, j'osai me charger de ce dangereux soin sans en prévoir le péril, ou du moins sans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix

de ma témérité : j'espère que je ne m'oublierai jamais jusqu'à vous | lui rien dire ? faut-il lui déclarer le sujet de ma retraite ? et cet aveu tenir des discours qu'il ne vous convient pas d'entendre, et manquer | même ne l'offensera-t-il pas de la part d'un homme dont la naissance



Julie à genoux. — LET. IV.

au respect que je dois à vos mœurs encore plus qu'à votre naissance et à vos charmes. Si je souffre, j'ai du moins la consolation de souffrir seul, et je ne voudrais pas d'un bonheur qui pût couler au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours, et je m'aperçois que, sans y songer, vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, et que vous devez ignorer. Je sais, il est vrai, le parti que dicte en pareil cas la prudence au défaut de l'espoir ; et je me serais efforcé de le prendre, si je pouvais accorder en cette occasion la prudence avec l'honnêteté ; mais comment me retirer décevantement d'une maison dont la maîtresse elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde ? comment frustrer cette tendre mère du plaisir de surprendre un jour son époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à dessein ? Faut-il quitter impoliment sans

nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable, dont le charme augmente encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue; les distances paraissent moindres que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horizon présente aux yeux plus d'objets qu'il semble n'en pouvoir contenir: enfin ce spectacle à je ne sais quoi de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens: on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.

J'aurais passé tout le temps de mon voyage dans le seul enchantement du paysage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitants. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'âme, et de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaisirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre et qu'on ne peut guère imaginer, c'est leur humanité désintéressée, et leur zèle hospitalier pour tous les étrangers que le hasard ou la curiosité conduisent chez eux. J'en fis une épreuve surprenante, moi qui n'étais connu de personne, et qui ne marchais qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivais le soir dans un hameau, chacun venait avec tant d'empressement m'offrir sa maison, que j'étais embarrassé du choix:

et celui qui obtenait la préférence en paraissait si content, que la première fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand, après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition; et il en a partout été de même. Ainsi c'était le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiède, qu'à sa vivacité j'avais pris pour l'appât du gain. Leur désintéressement fut si complet, que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon. En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, et où l'on ne trouve aucun mendiant? Cependant l'argent est fort rare dans le Haut-Valais; mais c'est pour cela que les habitants sont à leur aise: car les deures y sont abondantes sans aucun débouché au dehors, sans consommation de luxe au dedans, et sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres. Ils ont la sagesse de le sentir, et il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'étais d'abord fort surpris de l'opposition de ces usages avec ceux du Bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez durement les passagers; et j'avais peine à concilier dans un même peuple des manières si différentes. Un Valaisan m'en expliqua la raison. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui passent sont des marchands, et d'autres gens uniquement occupés de leur négoce et de leur gain. Il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit, et nous les traitons comme ils traitent les autres. Mais ici, où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous sommes sûrs que leur voyage est désintéressé; l'accueil qu'on leur fait l'est aussi. Ce sont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment, et nous les recevons avec amitié.

Au reste, ajouta-t-il en souriant, cette hospitalité n'est pas coûteuse,

et peu de gens s'avisent d'en profiter. Ah! je le crois, lui répondis-je. Que ferait-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller? Hommes heureux et dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous ressembler en quelque chose pour se plaire au milieu de vous.

Ce qui me paraissait le plus agréable dans leur accueil, c'était de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne pour eux ni pour moi. Ils vivaient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été, et il ne tenait qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connaissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la présence d'un maître dont on dépend au moins en cela. Si je ne disais rien, ils supposaient que je voulais vivre à leur manière; je n'avais qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils me firent, après avoir su que j'étais Suisse, fut de me dire que nous étions frères, et que je n'avais qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarrassèrent plus de ce que je faisais, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres, ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entre eux avec la même simplicité; les enfants en âge de raison sont les égaux de leurs pères; les domestiques s'asseyent à table avec leurs maîtres; la même liberté règne dans les maisons et dans la république, et la famille est l'image de l'Etat.

La seule chose sur laquelle je ne jouissais pas de la liberté, était la durée excessive des repas. J'étais bien le maître de ne pas me mettre à table; mais, quand j'y étais une fois, il y fallait rester une partie de la journée, et boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme et un Suisse n'aimât pas à boire? En effet, j'avoue que le bon vin me paraît une excellente chose, et que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux sont sobres, et la grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes et des âmes doubles. Un homme franc craint moins ce babillard affectueux et ces tendres épanchements qui précèdent l'ivresse; mais il faut savoir s'arrêter et prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'était guère possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaisans, des vins aussi violents que ceux du pays, et sur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment se résoudre à jouer si sottement le sage, et à fâcher de si

bonnes gens? Je m'enivrais donc par reconnaissance; ne pouvant payer mon écot de ma bourse, je le payais de ma raison.

Un autre usage qui ne me gênait guère moins, c'était de voir, même chez des magistrats, la femme et les filles de la maison, debout derrière ma chaise, servir à table comme des domestiques. La galanterie française se serait d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure des Valaisanes, des servantes mêmes rendraient leurs services embarrassants. Vous pouvez m'en croire, elles sont jolies, puisqu'elles m'ont paru l'être: des yeux accoutumés à vous voir sont difficiles en beauté.

Pour moi, qui respecte encore plus les usages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevais leur service en silence avec autant



Saint-Preux sur le rocher. — LET. XXVI.

de gravité que don Quichotte chez la duchesse. J'opposais quelquefois en souriant les grandes barbes et l'air grossier des convives au teint éblouissant de ces jeunes beautés timides qu'un mot faisait rougir, et ne rendait que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge, qui n'a dans sa blancheur éblouissante qu'un des avantages du modèle que j'osais lui comparer ; modèle unique et voilé, dont les contours furtivement observés me peignent ceux de cette coupe célèbre à qui le plus beau sein du monde servit de moule.

Ne soyez pas surprise de me trouver si savant sur des mystères que vous cachez si bien : je le suis en dépit de vous ; un sens en peut quelquefois instruire un autre : malgré la plus jalouse vigilance, il échappe à l'ajustement le mieux concerté quelques légers interstices par lesquels la vue opère l'effet du toucher. L'œil avide et téméraire s'insinue impunément sous les fleurs d'un bouquet ; il erre sous la chenille et la gaze, et fait sentir à la main la résistance élastique qu'elle n'oserait éprouver.

Parte appar delle mamme acerbe e crude :
Parte altrui ne ricopre invida vesta,
Invida, ma s' agli occhi il varco chiude,
L' amoroso pensier già non arresta.

Son acerbe et dure mamelle se laisse entrevoir : un vêtement jaloux en cache en vain la plus grande partie ; l'amoureux désir, plus perçant que l'œil, pénètre à travers tous les obstacles. Tasso.

Je remarquai aussi un grand défaut dans l'habillement des Valaisanes, c'est d'avoir des corps de robe si élevés par derrière, qu'elles en paraissent bossues ; cela fait un effet singulier avec leurs petites coiffures noires et le reste de leur ajustement, qui ne manque pas au surplus ni de simplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la valaisane, et j'espère qu'il vous ira bien ; il a été pris sur la plus folle taille du pays.



Une lettre de Saint-Preux. — LET. XIV.

Tandis que je parcourais avec extase ces lieux si peu connus et si dignes d'être admirés, que faisiez-vous cependant ma Julie ? Étiez-vous oubliée de votre ami ? Julie oubliée ! Ne m'oublierai-je pas plutôt moi-même, et que pourrais-je être un moment seul, moi qui ne suis plus rien que par vous ? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel instinct je place en divers lieux notre existence commune selon l'état de notre âme. Quand je suis triste, elle se réfugie auprès de la vôtre, et cherche des consolations aux lieux où vous êtes ; c'est ce que j'éprouvais en vous quittant. Quand j'ai du plaisir, je n'en saurais jouir seul, et pour le partager avec vous je vous appelle alors où je suis. Voilà ce qui m'est arrivé durant toutes ces courses, où la diversité des objets me rappelant sans cesse en moi-même, je vous conduisais partout avec moi. Je ne faisais pas un pas que nous ne le fissions ensemble ; je n'admirais pas une vue sans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrais vous prétaient leur ombre, tous les gazons vous servaient de siège. Tantôt, assis à vos côtés, je vous aidais à parcourir des yeux les objets ; tantôt à vos genoux j'en contemplais un plus digne des regards d'un

homme sensible. Rencontrais-je un pas difficile, je vous le voyais franchir avec la légèreté d'un faon qui bondit après sa mère. Fallait-il traverser un torrent, j'osais presser dans mes bras une si douce charge ; je passais le torrent lentement, avec délices, et voyais à regret le chemin que j'allais atteindre. Tout me rappelait à vous dans ce séjour paisible ; et les touchants attraits de la nature, et l'inaltérable pureté de l'air, et les mœurs simples des habitants, et leur sagesse égale et sûre, et l'aimable pudeur du sexe, et ses innocentes grâces, et tout ce qui frappait agréablement mes yeux et mon cœur leur peignait celle qu'ils cherchent.



Saint-Preux et Julie. — LET. XIX.

O ma Julie ! disais-je avec attendrissement, que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de votre bonheur et non du regard des hommes ! Que ne puis-je ici rassembler toute mon âme en toi seule, et devenir à mon tour l'univers pour toi ! Charmes adorés, vous jouiriez alors des hommages qui vous sont dus ! Délices de l'amour, c'est alors que nos cœurs vous savoureraient sans cesse ! une longue et douce ivresse nous laisserait ignorer le cours des ans ; et quand enfin l'âge aurait calmé nos premiers feux, l'habitude de penser et sentir ensemble ferait succéder à leurs transports une amitié non moins tendre. Tous les sentiments honnêtes, nourris dans la jeunesse avec ceux de l'amour, en rempliraient un jour le vide immense ; nous pratiquerions au sein de cet heureux peuple, et à son exemple, tous les devoirs de l'humanité : sans cesse nous nous unirions pour bien faire, et nous ne mourrions point sans avoir vécu.

La poste arrive, il faut finir ma lettre et courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat jusqu'à ce moment ! Hélas ! j'étais heureux dans mes chimères : mon bonheur fuit avec elles ; que vais-je être en réalité ?

LETTRE XXIV.

A JULIE.

Je réponds sur-le-champ à l'article de votre lettre qui regarde le payement, et n'ai, Dieu merci, nul besoin d'y réfléchir. Voici, ma Julie, quel est mon sentiment sur ce point.

Je distingue dans ce qu'on appelle honneur celui qui se tire de l'opinion publique, et celui qui dérive de l'estime de soi-même. Le premier

LETTRE XLVIII.

A JULIE.

Ah! ma Julie, qu'ai-je entendu? Quels sons touchants! quelle musique! quelle source délicieuse de sentiments et de plaisirs! Ne perds pas un moment, rassemble avec soin tes opéras, tes cantates, ta musique française, fais un grand feu bien ardent, jettes-y tout ce fatras, et l'attise avec soin, afin que tant de glace puisse y brûler et donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce sacrifice propitiatoire au dieu du goût, pour expier ton crime et le mien d'avoir profané ta voix à cette lourde psalmodie, et d'avoir pris si longtemps pour le langage du cœur un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. Oh! que ton digne frère avait raison! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu jusqu'ici sur les productions de cet art charmant! Je sentais leur peu d'effet, et l'attribuais à sa faiblesse. Je disais : La musique n'est qu'un vain son qui peut flatter l'oreille et n'agit qu'indirectement et légèrement sur l'âme : l'impression des accords est purement mécanique et physique; qu'a-t-elle à faire au sentiment? et pourquoi devrais-je espérer d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs? Je n'apercevais pas dans les accents de la mélodie, appliqués à ceux de la langue, le lien puissant et secret des passions avec les sens : je ne voyais pas que l'imitation des tons divers dont les sentiments animent la voix parlante donne à son tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs, et que l'énergique tableau des mouvements de l'âme de celui qui se fait entendre est ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'est ce que me fit remarquer le chanteur de milord, qui, pour un musicien, ne laisse pas de parler assez bien de son art. L'harmonie, me disait-il, n'est qu'un accessoire éloigné dans la musique imitative; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle assure, il est vrai, les intonations; elle porte témoignage de leur justesse; et, rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression et de la grâce au chant. Mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accents passionnés; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la musique sur l'âme. Formez les plus savantes successions d'accords sans mélange de mélodie, vous serez ennuyés au bout d'un quart d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie sont longtemps à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples, ils seront intéressants. Au contraire, une mélodie qui ne parle point chante toujours mal, et la seule harmonie n'a jamais rien su dire au cœur.

C'est en ceci, continuait-il, que consiste l'erreur des Français sur les forces de la musique. N'ayant et ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, et sur une poésie maniérée qui ne connut jamais la nature, ils n'imaginent d'effet que ceux de

l'harmonie et des éclats de voix, qui ne rendent pas les sons plus mélodieux, mais plus bruyants; et ils sont si malheureux dans leurs prétentions, que cette harmonie qu'ils cherchent leur échappe; à force de la vouloir charger ils n'y mettent plus de choix; ils ne connaissent plus les choses d'effet, ils ne font plus que du remplissage; ils se gâtent l'oreille, et ne sont plus sensibles qu'au bruit; en sorte que la plus belle voix pour eux n'est que celle qui chante le plus fort. Aussi, faite d'un genre propre, n'ont-ils jamais fait que suivre pesamment et de loin nos modèles: et depuis leur célèbre Lulli, ou plutôt le nôtre, qui ne fit qu'imiter les opéras dont l'Italie était déjà pleine de son temps, on les a toujours vus, à la piste de trente ou quarante ans, copier, gâter nos vieux auteurs, et faire à peu près de notre musique comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils se vantent de leurs chansons, c'est leur propre condamnation qu'ils prononcent; s'ils savaient chanter des sentiments, ils ne chanteraient pas de l'esprit: mais parce que leur musique n'exprime rien, elle est plus propre aux chansons qu'aux opéras; et parce que la nôtre est toute passionnée, elle est plus propre aux opéras qu'aux chansons.

Ensuite, m'ayant récité sans chant quelques scènes italiennes, il me fit sentir les rapports de la musique à la parole dans le récitatif, de

la musique au sentiment dans les airs, et partout l'énergie que la mesure exacte et le choix des accords ajoutent à l'expression. Enfin, après avoir joint à la connaissance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fut possible de l'accent oratoire et pathétique, c'est-à-dire de l'art de parler à l'oreille et au cœur dans une langue sans articuler des mots, je me mis à écouter cette musique enchanteuse, et je sentis bientôt, aux émotions qu'elle me causait, que cet art avait un pouvoir supérieur à celui que j'avais imaginé. Je ne sais quelle sensation voluptueuse me gagnait insensiblement. Ce n'était plus une vaine suite de sons comme dans nos récits. A chaque phrase, quelque image entraît dans mon cerveau ou quelque sentiment dans mon cœur; le plaisir ne s'arrêtait point à l'oreille, il pénétrait jusqu'à l'âme; l'exécution coulait sans effort avec une facilité charmante; tous les concertants semblaient animés du même esprit; le chanteur, maître de sa voix, en tirait sans gêne tout ce que le chant et les paroles demandaient de lui; et je trouvais surtout un grand soulagement à ne sentir ni ces lourdes cadences, ni ces pénibles efforts de voix, ni cette contrainte que donne chez nous au musicien le perpétuel combat du chant et de la mesure,

qui, ne pouvant jamais s'accorder, ne lassent guère moins l'auditeur que l'exécutant.

Mais quand après une suite d'airs agréables on vient à ces grands morceaux d'expression qui savent exciter et peindre le désordre des passions violentes, je perdais à chaque instant l'idée de musique, de chant, d'imitation; je croyais entendre la voix de la douleur, de l'emportement du désespoir; je croyais voir des mères éplorées, des amants trahis, des tyrans furieux; et, dans les agitations que j'étais forcé d'éprouver, j'avais peine à rester en place. Je connus alors pourquoi cette même musique qui m'avait autrefois ennuyé m'échauffait maintenant jusqu'au transport; c'est que j'avais commencé de la con-



Saint-Preux contemplant Julie et sa cousine. — LET. XXXVIII.

devoir, et que sitôt qu'elle pouvait agir elle agissait avec toute sa force. Non, Julie, on ne supporte point à demi de pareilles impressions : elles sont excessives ou nulles, jamais faibles ou médiocres ; il faut rester insensible, ou se laisser émuvoir outre mesure ; ou c'est le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point, ou c'est une impétuosité de sentiment qui vous entraîne, et à laquelle il est impossible à l'âme de résister.

Je n'avais qu'un regret, mais il ne me quittait point, c'était qu'un autre que toi formât des sons dont j'étais si touché, et de voir sortir de la bouche d'un vil *castrato* les plus tendres expressions de l'amour. O ma Julie ! n'est-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au sentiment ? Qui sentira, qui dira mieux que nous ce que doit dire et sentir une âme attendrie ? Qui saura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio, l'idolo amato* ? Ah ! que le cœur prêterait d'énergie à l'art si jamais nous chantons ensemble un de ces duos charmants qui font couler des larmes si délicieuses ! Je te conjure premièrement d'entendre un essai de cette musique, soit chez toi, soit chez l'inséparable. Milord y conduira quand tu voudras tout son monde, et je suis sûr qu'avec un organe aussi sensible que le tien, et plus de connaissance que je n'en avais de la déclamation italienne, une seule séance suffira pour t'amener au point où je suis, et te faire partager mon enthousiasme. Je te propose et te prie encore de profiter du séjour du virtuose pour prendre leçon de lui, comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa manière d'enseigner est simple, nette, et consiste en pratique plus qu'en discours ; il ne dit pas ce qu'il faut faire, il le fait ; et en ceci, comme en bien d'autres choses, l'exemple vaut mieux que la règle. Je vois déjà qu'il n'est question que de s'asservir à la mesure, de la bien sentir, de phraser et ponctuer avec soin, de soutenir également des sons et non de les renfermer, enfin d'ôter de la voix les éclats et toute la prétention française, pour la rendre juste, expressive et flexible ; la timbre, naturellement si légère et si douce, prendra facilement ce nouveau pli ; tu trouveras bientôt dans ta sensibilité l'énergie et la vivacité de l'accent qui anime la musique italienne,

E l'cantar che nell'anima si sente.

Et le chant qui se sent dans l'âme. PETRARC.

Laisse donc pour jamais cet ennuyeux et lamentable chant français qui ressemble aux cris de la colique mieux qu'aux transports des passions. Apprends à former ces sons divins que le sentiment inspire, seuls dignes de ta voix, seuls dignes de ton cœur, et qui portent toujours avec eux le charme et le feu des caractères sensibles.

LETTRE XLIX.

DE JULIE.

Tu sais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, et toujours en danger d'être surprise. Ainsi, dans l'impossibilité de faire de longues lettres, je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus essen-

tiel dans les tiennes, ou à suppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des conversations non moins furtives de bouche que par écrit. C'est ce que je ferai surtout aujourd'hui que deux mots au sujet de milord Edouard me font oublier le reste de ta lettre.

Mon ami, tu crains de me perdre, et me parles de chansons ! belle matière à tracasserie entre amants qui s'entendraient moins. Vraiment tu n'es pas jaloux, on le voit bien ; mais pour le coup je ne serai pas jalouse moi-même, car j'ai pénétré dans ton âme, et ne sens que ta confiance où d'autres croiraient sentir ta froideur. O la douce et charmante sécurité que celle qui vient du sentiment d'une union parfaite ! C'est par elle, je le sais, que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien ; c'est par elle aussi que le mien te justifie ; et je te croirais bien moins amoureux si je te voyais plus alarmé.

Je ne sais ni ne veux savoir si milord Edouard a d'autres attentions pour moi que celles qu'ont tous les hommes pour les personnes de mon âge ; ce n'est point de ses sentiments qu'il s'agit, mais de ceux de mon père et des miens ; ils sont aussi d'accord sur son compte que sur celui des prétendus prétendants dont tu dis que tu ne dis rien. Si son exclusion et la leur suffisent à ton repos, soit tranquille : quelque honneur que nous fit la recherche d'un homme de ce rang, jamais, du consentement du père ni de la fille, Julie d'Étange ne sera lady Bomston. Voilà sur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour cela question de milord Edouard, je suis sûre que de nous quatre tu es le seul qui puisse même lui supposer du goût pour moi. Quoi qu'il en soit, je sais à cet égard la volonté de mon père sans qu'il en ait parlé ni à moi ni à personne ; et je n'en serais pas mieux instruite quand il me l'aurait positivement déclarée. En voilà assez pour calmer tes craintes, c'est-à-dire autant que tu en dois savoir. Le reste serait pour toi de pure curiosité, et tu sais que j'ai résolu de ne la point satisfaire. Tu as beau me reprocher cette réserve et la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs : si je l'avais toujours eue, elle me serait moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiscret que je te rendis d'un discours de mon père, tu n'aurais point été te désoler à Meillerie ; tu ne m'eusses point écrit la lettre qui m'a perdue ; je vivrais innocente, et pourrais encore aspirer au bonheur. Juge, par ce que me coûte une seule indiscretion, de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres. Tu as trop d'emportement pour avoir de la prudence ; tu pourrais plutôt vaincre tes passions que

les déguiser. La moindre alarme te mettrait en fureur ; à la moindre lueur favorable tu ne donteras plus de rien ; on lirait tous nos secrets dans ton âme, et tu détruirais à force de zèle tout le succès de mes soins. Laisse-moi donc les soucis de l'amour, et n'en garde que les plaisirs ; ce partage est-il si pénible ? et ne sens-tu pas que tu ne peux rien à notre bonheur que de n'y point mettre obstacle ?

Helas ! que me serviront désormais ces précautions tardives ? Est-il temps d'affermir ses pas au fond du précipice, et de prévenir les maux dont on se sent accablé ? Ah ! misérable fille, c'est bien à toi de parler de bonheur ! En peut-il jamais être où règnent la honte et les remords ? Dieu ! quel état cruel, de ne pouvoir ni supporter son crime, ni s'en repentir ; d'être assiégé par mille frayeurs, abusé par mille espérances



Saint-Preux sur les marches de l'escalier. — LET. LXV.

Non, mon ami, vous devez connaître son cœur. Vous devez savoir combien elle préfère son amour à sa vie. Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots, je te l'avoue) qu'elle ne le préfère bientôt à tout. Croyez donc qu'elle espère, puisqu'elle consent à vivre ; croyez que les soins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne semble, et qu'elle ne se respecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai tiré ta dernière lettre ; et, lui montrant les tendres espérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai ranimé les siennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes semblait distiller un baume salutaire sur sa blessure envenimée. J'ai vu ses regards s'adoucir et ses yeux s'humecter ; j'ai vu l'attendrissement succéder par degré au désespoir ; mais ces derniers mots si touchants, tels que ton cœur les sait dire, nous ne vivrons pas longtemps séparés, l'ont fait fondre en larmes. Non, Julie, ma Julie, a-t-il dit en levant la voix et baisant la lettre, nous ne vivrons pas longtemps séparés ; le ciel unira nos destins sur la terre, ou nos cœurs dans le séjour éternel.

C'était là l'état où je l'avais souhâté. Sa sèche et sombre douleur m'inquiétait. Je ne l'aurais pas laissé partir dans cette situation d'esprit ; mais sitôt que je l'ai vu pleurer, et que j'ai entendu ton nom cheri sortir de sa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour sa vie ; car rien n'est moins tendre que le désespoir. Dans cet instant il a tiré de l'émotion de son cœur une objection que je n'avais pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu soupçonais d'être, jurant qu'il mourrait plutôt mille fois que de l'abandonner à tous les périls qui t'allaient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident ; je lui ai dit simplement que ton attente avait encore été trompée, et qu'il n'y avait plus rien à espérer. Ainsi, m'a-t-il dit en soupirant, il ne restera sur la terre aucun monument de mon bonheur ; il a disparu comme un songe qui n'eut jamais de réalité. Il me restait à exécuter la dernière partie de ta commission, et je n'ai pas cru qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il fallût à cela ni préparatif ni mystère. Je n'aurais pas même évité un peu d'altercation sur ce léger sujet, pour éluder celle qui pourrait renaitre sur celui de notre entretien. Je lui ai reproché sa négligence dans le soin de ses affaires. Je lui ai dit que tu craignais que de longtemps il ne fût plus soigneux, et qu'en attendant qu'il le devint, tu lui ordonnais de se conserver pour toi, de pourvoir mieux à ses besoins, et de se charger à cet effet du léger supplément que j'avais à lui remettre de ta part. Il n'a ni paru humilié de cette proposition, ni prétendu en faire une affaire.

Il m'a dit simplement que tu savais bien que rien ne lui venait de toi qu'il ne reçût avec transport ; mais que ta précaution était superflue, et qu'une petite maison qu'il venait de vendre à Granson, reste de son chétif patrimoine, lui avait produit plus d'argent qu'il n'en avait possédé de sa vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talents dont je puis tirer partout des ressources. Je serai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diversion à mes maux ; et depuis que j'ai vu de plus près l'usage que Julie fait de son superflu, je le regarde comme le trésor sacré de la veuve et de l'orphelin, dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappelé son voyage du Valais, ta lettre, et la précision de tes ordres. Les mêmes raisons subsistent... Les mêmes !

a-t-il interrompu d'un ton d'indignation. La peine de mon refus était de ne la plus voir : qu'elle me laisse donc rester, et j'accepte. Si j'obéis, pourquoi me punit-elle ? Si je refuse, que me fera-t-elle de pis... Les mêmes ! répétait-il avec impatience. Notre union commençait ; elle est prête à finir ; peut-être vais-je pour jamais me séparer d'elle ; il n'y a plus rien de commun entre elle et moi ; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel serrement de cœur, que j'ai tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avais eu tant de peine à le tirer. Vous êtes un enfant, ai-je affecté de lui dire d'un air riant ; vous avez encore besoin d'un tuteur, et je veux être le vôtre. Je vais garder ceci ; et pour en disposer à propos dans le commerce que nous allons avoir ensemble, je veux être instruite de toutes vos affaires. Je tâchais de détourner ainsi ses idées funestes par celle d'une correspondance familière continuée entre nous ; et cette âme simple, qui ne cherche, pour ainsi dire, qu'à s'accrocher à ce qui l'environne, a pris aisément le change. Nous nous sommes ensuite ajustés pour les adresses de lettres ; et comme ces mesures ne pouvaient que lui être agréables, j'en ai prolongé le détail jusqu'à l'arrivée de M. d'Orbe, qui m'a fait signe que tout était prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agissait ; il a instamment

demandé à t'écrire, mais je me suis gardée de le permettre. Je prévoyais qu'un excès d'attendrissement lui relâcherait trop le cœur, et qu'à peine serait-il au milieu de sa lettre qu'il n'y aurait plus moyen de le faire partir. Tous les délais sont dangereux, lui ai-je dit ; hâtez-vous d'arriver à la première station, d'où vous pourrez lui écrire à votre aise. En disant cela, j'ai fait signe à M. d'Orbe ; je me suis avancée, et, le cœur gros de sanglots, j'ai collé mon visage sur le sien ; je n'ai plus su ce qu'il devenait ; les larmes m'offusquaient la vue, ma tête commençait à se perdre, et il était temps que mon rôle finit.

Un moment après je les ai entendus descendre précipitamment. Je suis sortie sur le palier pour les suivre des yeux. Ce dernier trait manquait à mon trouble. J'ai vu l'insensé se jeter à genoux au milieu de l'escalier, en baisant mille fois les marches, et d'Orbe pouvoir à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il pressait de son corps, de la tête et des bras en poussant de longs gémissements. J'ai senti les miens prêts d'éclater malgré moi, et je suis brusquement rentrée, de peur de donner une scène à toute la maison.

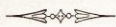
A quelques instants de là, M. d'Orbe est revenu tenant son mouchoir

sur ses yeux. — C'en est fait, m'a-t-il dit, ils sont en route. En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaise à sa porte. Milord Edouard l'y attendait aussi ; il a couru au-devant de lui, et le serrant contre sa poitrine : *Viens, homme infortuné*, lui a-t-il dit d'un ton pénétré, *viens verser tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu sentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu sur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi*. A l'instant, il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaise, et ils sont partis en se tenant étroitement embrassés.



Julie sur les genoux de son père. — LET. LXIII.

SECONDE PARTIE.



LETTRE PREMIÈRE.

A JULIE.

J'ai pris et quitté cent fois la plume, j'hésite dès le premier mot, je ne sais quel ton je dois prendre, je ne sais par où commencer, et c'est à Julie que je veux écrire! Ah! malheureux! que suis-je devenu? Il n'est donc plus ce temps où mille sentiments délicieux coulaient de ma plume comme un intarissable torrent! Ces doux moments de confiance et d'épanchement sont passés, nous ne sommes plus l'un à l'autre, nous ne sommes plus les mêmes, et je ne sais plus à qui j'écris. Daignerez-vous recevoir mes lettres? vos yeux daigneront-ils les parcourir? les trouverez-vous assez réservées, assez circonspectes? Oserais-je y garder encore une ancienne familiarité? Oserais-je y parler d'un amour éteint ou méprisé? et ne suis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis? Quelle différence, ô ciel! de ces jours si charmants et si doux, à mon effroyable misère? Hélas! je commençais d'exister, et je suis tombé dans l'anéantissement; l'espoir de vivre animait mon cœur; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort; et trois ans d'intervalle ont fermé le cercle fortuné de mes jours. Ah! que ne les ai-je terminés avant de me survivre à moi-même! Que n'ai-je suivi mes pressentiments après ces rapides instants de délices où je ne voyais plus rien dans la vie qui fût digne de la prolonger! sans doute, il fallait la borner à ces trois ans, ou les ôter de sa durée; il valait mieux ne jamais goûter la félicité que la goûter et la perdre. Si j'avais franchi ce fatal intervalle, si j'avais évité ce premier regard qui me fit une autre âme, je jouirais de ma raison, je remplirais les devoirs d'un homme, et semerais peut-être de quelques vertus mon insipide carrière. Un moment d'erreur a tout changé. Mon œil osa contempler ce qu'il ne fallait point voir; cette vue a produit enfin son effet inévitable. Après m'être égaré par degrés, je ne suis plus qu'un furieux dont le sens est aliéné, un lâche esclave sans force et sans courage, qui va traînant dans l'ignominie sa chaîne et son désespoir.



La promenade sur l'eau. — LET. LI.

Vains rêves d'un esprit qui s'égare! Désirs faux et trompeurs, désavoués à l'instant par le cœur qui les a formés! Que sert d'imaginer à des maux réels de chimériques remèdes qu'on rejetterait quand ils nous seraient offerts? Ah! qui jamais connaîtra l'amour, l'aura vue, et pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité possible que je voulusse acheter au prix de mes premiers feux? Non, non; que le ciel garde ses bienfaits, et me laisse avec ma misère le souvenir de mon bonheur passé. J'aime mieux les plaisirs qui sont dans ma mémoire et les regrets qui déchirent mon âme que d'être à jamais heureux sans ma Julie. Viens, image adorée, remplir un cœur qui ne vit que par toi; suis-

moi dans mon exil, console-moi dans mes peines, ranime et soutiens mon espérance éteinte. Toujours ce cœur infortuné sera ton sanctuaire inviolable, d'où le sort ni les hommes ne pourront jamais l'arracher. Si je suis mort au bonheur, je ne le suis point à l'amour qui m'en rend digne. Cet amour est invincible comme le charme qui l'a fait naître; il est fondé sur la base inébranlable du mérite et des vertus; il ne peut périr dans une âme immortelle; il n'a plus besoin de l'appui de l'espérance, et le passé lui donne des forces pour un avenir éternel.



Julie. — LET. V.

Mais toi, Julie, ô toi qui sus aimer une fois, comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre? comment ce feu sacré s'est-il éteint dans ton âme pure? comment as-tu perdu le goût de ces plaisirs célestes que toi seule étais capable de sentir et de rendre? Tu me chasses sans pitié, tu me bannis avec opprobre, tu me livres à mon désespoir; et tu ne vois pas, dans l'erreur qui t'égare, qu'en me rendant misérable tu t'ôtes le bonheur de tes jours! Ah! Julie, crois-moi, tu chercheras vainement un autre cœur ami du tien: mille t'adoreront sans doute; le mien seul te savait aimer.

Réponds-moi maintenant, amante abusée ou trompeuse, que sont devenus ces projets formés avec tant de mystère? où sont ces vaines espérances dont tu leurras si souvent ma crétule simplicité? Où est cette union sainte et désirée, doux objet de tant d'ardents soupirs, et dont ta plume et ta bouche flattaient mes vœux? Hélas! sur la foi de tes promesses, j'osais aspirer à ce nom sacré d'époux, et me croyais déjà le plus heureux des hommes. Dis, cruelle, ne m'abusais-tu que pour rendre enfin ma douleur plus vive et mon humiliation plus profonde? Ai-je attiré mes malheurs par ma faute? Ai-je manqué d'obéissance, de docilité, de discrétion? M'as-tu vu désirer assez faiblement pour mériter d'être éconduit, ou préférer mes fougueux desirs à tes volontés suprêmes? J'ai tout fait pour te plaire, et tu m'abandonnes! tu te chargeais de mon bonheur, et tu m'as perdu! Ingrate, rends-moi compte du dépôt que je t'ai confié; rends-moi compte de moi-même, après avoir égaré mon cœur dans cette suprême félicité que tu m'as montrée et que tu m'enlèves. Anges du ciel, j'eusse méprisé votre sort: j'eusse été le plus heureux des êtres... Hélas! je ne suis plus rien, un instant m'a tout ôté. J'ai passé sans intervalle du comble des plaisirs aux regrets éternels: je touche encore au bonheur qui m'échappe... j'y touche encore, et le perds pour jamais!... Ah! si je le pouvais croire! si les restes d'une espérance vaine ne soutenaient... O rochers de Meillerie, que mon œil égaré mesura tant de fois, que ne servîtes-vous mon désespoir? J'aurais moins regretté la vie quand je n'en avais pas senti le prix.

grâces au soin que vous avez pris de les isoler ; mais laissez-les où je les ai mises ; vous les trouverez claires, et même énergiques. Si ces yeux éveillés que vous savez si bien faire parler étaient séparés l'un de l'autre, et de votre visage, cousine, que pensez-vous qu'ils diraient avec tout leur feu ? Ma foi, rien du tout, pas même à M. d'Orbe.

La première chose qui se présente à observer dans un pays où l'on arrive, n'est-ce pas le ton général de la société ? Hé bien ! c'est aussi la première observation que j'ai faite dans celui-ci, et je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris, et non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contraste entre les discours, les sentiments et les actions des honnêtes gens, c'est que ce contraste saute aux yeux au premier instant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes selon les coteries, molinistes dans l'une, jansénistes dans l'autre, vils courtisans chez un ministre, frondeurs mutins chez un mécontent ; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts, un prélat le dérèglement ; quand j'entends une femme de la cour parler de modestie, un grand seigneur de vertu, un auteur de simplicité, un abbé de religion, et que ces absurdités ne choquent personne, ne dois-je pas conclure à l'instant qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, et que, loin de vouloir persuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce qu'on leur dit ?

Mais c'est assez plaisanter avec la cousine. Je laisse un ton qui nous est étranger à tous trois, et j'espère que tu ne me verras pas plus prendre le goût de la satire que celui du bel esprit. C'est à toi, Julie, qu'il faut à présent répondre ; car je sais distinguer la critique badine des reproches sérieux.

Je ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change sur mon objet. Ce ne sont point les Français que je me suis proposé d'observer : car si le caractère des nations ne peut se déterminer que par leurs différences, comment moi, qui n'en connais encore aucune autre, entreprendrais-je de peindre celle-ci ? Je ne serais pas non plus si maladroit que de choisir la capitale pour le lieu de mes observations. Je n'ignore pas que les capitales diffèrent moins entre elles que les peuples, et que les caractères nationaux s'y effacent et confondent en grande partie, tant à cause de l'influence commune des cours, qui se ressemblent toutes, que par l'effet commun d'une société nombreuse et resserrée, qui est le même à peu près sur tous les hommes, et l'emporte à la fin sur le caractère originel.

Si je voulais étudier un peuple, c'est dans les provinces reculées, où les habitants ont encore leurs inclinations naturelles, que j'irais les observer. Je parcourrais lentement et avec soin plusieurs de ces provinces, les plus éloignées les unes des autres ; toutes les différences que j'observerais entre elles me donneraient le génie particulier de chacune ; tout ce qu'elles auraient de commun, et que n'auraient pas les autres peuples, formerait le génie national ; et ce qui se trouverait partout appartiendrait en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vaste projet ni l'expérience nécessaire pour le suivre. Mon objet est de connaître l'homme, et ma méthode de l'étudier dans ses diverses relations. Je ne l'ai vu jusqu'ici qu'en petites sociétés, épars et presque isolé sur la terre. Je vais maintenant le considérer entassé par multitudes dans les mêmes lieux ; et je commencerai à juger par là des vrais effets de la société : car s'il est constant qu'elle rende les hommes meilleurs,

plus elle est nombreuse et rapprochée, mieux ils doivent valoir ; et les mœurs, par exemple, seront beaucoup plus pures à Paris que dans le Valais : que si l'on trouvait le contraire, il faudrait tirer une conséquence opposée.

Cette méthode pourrait, j'en conviens, me mener encore à la connaissance des peuples, mais par une voie si longue et si détournée, que je ne serais peut-être de ma vie en état de prononcer sur aucun d'eux. Il faut que je commence par tout observer dans le premier où je me trouve, que j'assigne ensuite les différences, à mesure que je parcourrai les autres pays ; que je compare la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier sur un saule, ou le palmier sur un sapin, et que j'attende à juger du premier peuple observé que j'aie observé tous les autres.

Veuille donc, ma charmante préchuse, distinguer ici l'observation philosophique de la satire nationale. Ce ne sont point les Parisiens que j'étudie, mais les habitants d'une grande ville ; et je ne sais si ce que j'en vois ne convient pas à Rome et à Londres, tout aussi bien qu'à Paris. Les règles de la morale ne dépendent point des usages des peuples : ainsi, malgré les préjugés dominants, je sens fort bien ce qui est mal en soi ; mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer aux Français ou à

l'homme, et s'il est l'ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau du vice offense en tous lieux un œil impartial, et l'on n'est pas plus blâmable de le reprendre dans un pays où il règne, quoiqu'on y soit, que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes. Ne suis-je pas à présent moi-même un habitant de Paris ? Peut-être, sans le savoir, ai-je déjà contribué pour ma part au désordre que j'y remarque ; peut-être un trop long séjour y corrompra-t-il ma volonté même ; peut-être au bout d'un an, ne serais-je plus qu'un bourgeois, si, pour être digne de toi, je ne gardais l'âme d'un homme libre et les mœurs d'un citoyen. Laisse-moi donc te peindre sans contrainte des objets auxquels je rougis de ressembler, et m'animer au pur zèle de la vérité par le tableau de la flatterie et du mensonge.

Si j'étais le maître de mes occupations et de mon sort, je saurais, n'en doute pas, choisir d'autres sujets de lettres ; et tu n'étais pas mécontente de celles que je t'écrivais de Meillerie et du Valais : mais, chère amie, pour avoir la force de supporter le fracas du monde où je suis contraint de vivre, il faut bien au moins que je me console à te

le décrire, et que l'idée de te préparer des relations m'excite à en chercher les sujets. Autrement le découragement va m'atteindre à chaque pas, et il faudra que j'abandonne tout si tu ne veux rien voir avec moi. Pense que, pour vivre d'une manière si peu conforme à mon goût, je fais un effort qui n'est pas indigne de sa cause ; et pour juger quels soins me peuvent mener à toi, souffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connaître, et des obstacles qu'il faut surmonter.

Malgré ma lenteur, malgré mes distractions inévitables, mon recueil était fini quand ta lettre est arrivée heureusement pour le prolonger ; et j'admire, en le voyant si court, combien de choses ton cœur m'a su dire en si peu d'espace. Non, je soutiens qu'il n'y a point de lecture aussi délicate, même pour qui ne te connaît pas, s'il avait une âme semblable aux nôtres. Mais comment ne te pas connaître en lisant tes lettres ? Comment prêter un ton si touchant et des sentiments si



Provocation de Saint-Preux contre milord. — LET. X.

tendres à une autre figure que la tienne? A chaque phrase ne voit-on pas le doux regard de tes yeux? à chaque mot n'entend-on pas ta voix charmante? Quelle autre que Julie a jamais aimé, pensé, parlé, agi, écrit comme elle? Ne sois donc pas surprise si tes lettres, qui te peignent si bien, font quelquefois sur ton idolâtre amant le même effet que ta présence. En les relisant je perds la raison, ma tête s'égaré dans un délire continu, un feu dévorant me consume, mon sang s'allume et pétille, une fureur me fait tressaillir. Je crois te voir, te toucher, te presser contre mon sein... Objet adoré, fille enchanteresse, source de délices et de volupté, comment, en te voyant, ne pas voir les hours faites pour les bienheureux?... Ah! viens... Je la sens... elle m'échappe, et je n'embrasse qu'une ombre... Il est vrai, chère amie, tu es trop belle, et tu fus trop tendre pour mon faible cœur, il ne peut oublier ni ta beauté ni tes caresses : tes charmes triomphent de l'absence, ils me poursuivent partout; ils me font craindre la solitude; et c'est le comble de la misère de n'oser m'occuper toujours de toi.

Ils seront donc unis malgré les obstacles, ou plutôt ils le sont au moment que j'écris! Aimables et dignes époux! puisse le ciel les combler

du bonheur que mérite leur sage et paisible amour, l'innocence de leurs mœurs, l'honnêteté de leurs âmes! puisse-t-il leur donner ce bonheur précieux dont il est si avare envers les cœurs faits pour le goûter! Qu'ils seront heureux s'il leur accorde, hélas! tout ce qu'il nous ôte! Mais pourtant ne sens-tu pas quelque sorte de consolation dans nos maux? ne sens-tu pas que l'excès de notre misère n'est point non plus sans dédommagement, et que s'ils ont des plaisirs dont nous sommes privés, nous en avons aussi qu'ils ne peuvent connaître? Oui, ma douce amie, malgré l'absence, les privations, les alarmes, malgré le désespoir même, les puissants élancements de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté secrète ignorée des âmes tranquilles. C'est un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaisir à souffrir; et nous regardons comme le pire des malheurs un état d'indifférence et d'oubli qui nous ôterait tout le sentiment de nos peines. Plaignons donc notre sort, ô Julie! mais n'envions celui de personne. Il n'y a point peut-être, à tout prendre, d'existence préférable à la nôtre; et comme la Divinité tire tout son bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffe un feu céleste trouvent dans leurs propres sentiments une sorte de jouissance pure et délicieuse, indépendante de la fortune et du reste de l'univers.

LETTRE XVII.

A JULIE.

Enfin me voilà tout à fait dans le torrent. Mon recueil fini, j'ai commencé de fréquenter les spectacles et de souper en ville. Je passe ma journée entière dans le monde, je prête mes oreilles et mes yeux à tout ce qui les frappe; et, n'apercevant rien qui te ressemble, je me

recueille au milieu du bruit, et converse en secret avec toi. Ce n'est pas que cette vie bruyante et tumultueuse n'ait aussi quelque sorte d'attraits, et que la prodigieuse diversité d'objets n'offre de certains agréments à de nouveaux débarqués; mais, pour les sentir, il faut avoir le cœur vide et l'esprit frivole; l'amour et la raison semblent s'unir pour m'en dégouter; comme tout n'est que vaine apparence, et que tout change à chaque instant, je n'ai le temps d'être ému de rien, ni celui de rien examiner.

Ainsi je commence à voir les difficultés de l'étude du monde, et je ne sais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connaître. Le philosophe en est trop loin, l'homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philosophe, il le considère à part; et, n'en pouvant discerner ni les liaisons ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée, il ne le voit jamais à sa place, et n'en sent ni la raison ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout, et n'a le temps de penser à rien : la mobilité des objets ne lui permet que de les apercevoir, et non de les observer; ils s'effacent mutuellement

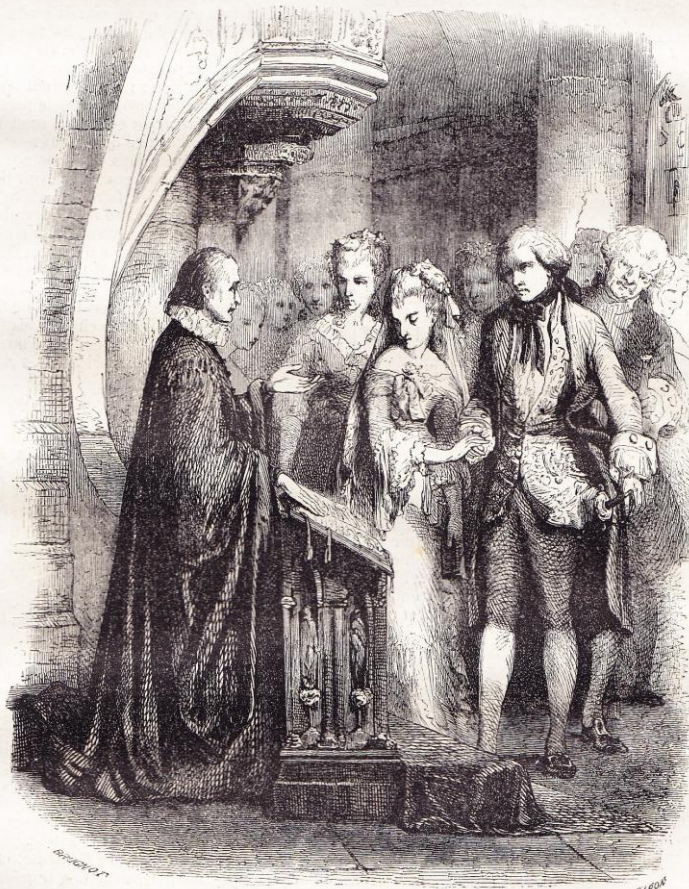
avec rapidité, et il ne lui reste du tout que des impressions confuses qui ressemblent au chaos.

On ne peut pas non plus voir et méditer alternativement, parce que le spectacle exige une continuité d'attention qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudrait diviser son temps par intervalles entre le monde et la solitude, toujours agité dans sa retraite et toujours étranger dans le monde, ne serait bien nulle part. Il n'y aurait d'autre moyen que de partager sa vie entière en deux grands espaces; l'un pour voir, l'autre pour réfléchir; mais cela même est presque impossible; car la raison n'est pas un meuble qu'on pose et qu'on reprenne à son gré, et quiconque a pu vivre dix ans sans penser ne pensera de sa vie.

Je trouve aussi que c'est une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer n'observe rien, parce qu'étant inutile dans les affaires, et importun dans les plaisirs, il n'est admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit soi-même; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

Quel parti prendrai-je donc, moi étranger, qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays, et que la différence de religion empêcherait

seule d'y pouvoir aspirer à rien? Je suis réduit à m'abaisser pour m'instruire, et, ne pouvant jamais être un homme utile, à tâcher de me rendre un homme amusant. Je m'exerce, autant qu'il est possible, à devenir poli sans fausseté, complaisant sans bassesse, et à prendre si bien ce qu'il y a de bon dans la société, que j'y puisse être souffert sans en adopter les vices. Tout homme oisif qui veut voir le monde doit au moins en prendre les manières jusqu'à certain point; car de quel droit exigerait-on d'être admis parmi des gens à qui l'on n'est bon à rien, et à qui l'on n'aurait pas l'art de plaire? Mais aussi quand il a trouvé cet art, on ne lui en demande pas davantage, surtout s'il est étranger. Il peut se dispenser de prendre part aux cabales, aux intrigues, aux démêlés; s'il se comporte honnêtement envers chacun, s'il ne donne à certaines femmes ni exclusion ni préférence, s'il garde le secret de



Mariage de Claire. — LET. XVIII.

bord tout cela ne fit sur moi qu'un effet contraire, et tous leurs efforts pour me séduire ne servaient qu'à me rebuter. Douce pudeur, disais-je en moi-même, suprême volupté de l'amour, que de charmes perd une femme au moment qu'elle renonce à toi ! combien, si elles connaissaient ton empire, elles mettraient de soins à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coquetterie ! mais on ne joue point la pudeur, il n'y a point d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter. Quelle différence, pensais-je encore, de la grossière impudence de ces créatures et de leurs équivoques licencieuses à ces regards timides et passionnés, à ces propos pleins de modestie, de grâce et de sentiment, dont... Je n'osais achever ; je rougissais de ces indignes comparaisons... Je me reprochais comme autant de crimes les charmants souvenirs qui me poursuivaient malgré moi... En quels lieux osais-je penser à celle... Hélas ! ne pouvant écarter de mon cœur une trop chère image, je m'efforçais de la voiler.

Le bruit, les propos que j'entendais, les objets qui frappaient mes yeux, m'échauffèrent insensiblement : mes deux voisines ne cessaient de me faire des agaceries, qui furent enfin poussées trop loin pour me laisser de sang-froid. Je sentis que ma tête s'embarrassait : j'avais toujours bu mon vin fort trempé, j'y mis plus d'eau encore, et enfin je m'avais de la boire pure.

Alors seulement je m'aperçus que cette eau prétendue était du vin blanc, et que j'avais été trompé tout le long du repas. Je ne fis point des plaintes qui ne m'auraient attiré que des railleries. Je cessai de boire. Il n'était plus temps ; le mal était fait. L'ivresse ne tarda pas à m'ôter le peu de connaissance qui me restait. Je fus surpris, en revenant à moi, de me trouver dans un cabinet reculé, entre les bras d'une de ces créatures, et j'eus au même instant le désespoir de me sentir aussi coupable que je pouvais l'être...

J'ai fini ce récit affreux : qu'il ne souille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont j'attends mon jugement, j'implore ta rigueur ; je la mérite. Quel que soit mon châtement, il ne sera moins cruel que le souvenir de mon crime.

LETTRE XXVII.

DE JULIE.

Rassurez-vous sur la crainte de m'avoir irritée ; votre lettre m'a donné plus de douleur que de colère. Ce n'est pas moi, c'est vous que vous avez offensé par un désordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en suis que plus affligée : j'aimerais mieux vous voir m'outrager que vous avilir, et le mal que vous vous faites est le seul que je ne puis vous pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougissez, vous vous trouvez bien plus coupable que vous ne l'êtes, et je ne vois guère en cette occasion que de l'imprudence à vous reprocher : mais ceci vient de plus loin et tient à une plus profonde racine, que vous n'apercevez pas, et qu'il faut que l'amitié vous découvre.

Votre première erreur est d'avoir pris une mauvaise route en entrant dans le monde : plus vous avancez, plus vous vous égarez ; et je vois en frémissant que vous êtes perdu si vous ne revenez sur vos pas. Vous vous laissez conduire insensiblement dans le piège que j'avais craint.

Les grossières amorces du vice ne pouvaient d'abord vous séduire ; mais la mauvaise compagnie a commencé par abuser votre raison pour corrompre votre vertu, et fait déjà sur vos mœurs le premier essai de ses maximes.

Quoique vous ne m'avez rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites à Paris, il est aisé de juger de vos sociétés par vos lettres, et de ceux qui vous montrent les objets par votre manière de les voir. Je ne vous ai point caché combien j'étais peu content de vos relations : vous avez continué sur le même ton, et mon déplaisir n'a fait qu'augmenter. En vérité l'on prendrait ces lettres pour les sarcasmes d'un petit-maitre plutôt que pour les relations d'un philosophe, et l'on a peine à les croire de la même main que celles que vous m'écriviez autrefois. Quoi ! vous pensez étudier les hommes dans les petites manières de quelques coteries de précieuses ou de gens désœuvrés ; et ce vernis extérieur et changeant, qui devait à peine frapper vos yeux, fait le fond de toutes vos remarques ! Était-ce la peine de recueillir avec tant de soin des usages et des bienséances qui n'existeront plus dans dix ans d'ici, tandis que les ressorts éternels du cœur humain, le jeu secret et durable des passions, échappent à vos recherches ? Prenons votre lettre sur les femmes, qu'y trouverai-je qui puisse

m'apprendre à les connaître ? Quelque description de leur parure, dont tout le monde est instruit ; quelques observations malignes sur leur manière de se mettre et de se présenter, quelque idée du désordre d'un petit nombre, injustement généralisée : comme si tous les sentiments honnêtes étaient éteints à Paris, et que toutes les femmes y allassent en carrosse et aux premières loges ! M'avez-vous rien dit qui m'instruise solidement de leurs goûts, de leurs maximes, de leur vrai caractère ? et n'est-il pas bien étrange qu'en parlant des femmes d'un pays, un homme sage ait oublié ce qui regarde les soins domestiques et l'éducation des enfants ? La seule chose qui semble être de vous dans toute cette lettre, c'est le plaisir avec lequel vous louez leur bon naturel et qui fait honneur au vôtre ; encore n'avez-vous fait en cela que rendre justice au sexe en général : et dans quel pays du monde la douceur et la commisération ne sont-elles pas l'aimable partage des femmes ?

Quelle différence de tableau si vous m'eussiez peint ce que vous aviez vu plutôt que ce qu'on vous avait dit, ou du moins que vous n'eussiez consulté que des gens sensés ! Faut-il que vous, qui avez tant pris de soins à conserver votre jugement, alliez le perdre comme de propos délibéré dans le commerce d'une jeunesse inconsidérée, qui ne cherche, dans la société des sages, qu'à les séduire, et non pas à les imiter ! Vous regardez à de fausses convenances d'âge qui ne vous vont point, et vous oubliez celles de lumières et de raison qui vous sont essentielles. Malgré tout votre emportement, vous êtes le plus facile des hommes ; et, malgré la maturité de votre esprit, vous vous laissez tellement conduire par ceux avec qui vous vivez, que vous ne sauriez fréquenter des gens de votre âge sans en descendre et redevenir enfant. Ainsi vous vous dégradez en pensant vous assortir, et c'est vous mettre au-dessous de vous-même que de ne pas choisir des amis plus sages que vous.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit sans le savoir dans une



Julie au chevet du lit de sa mère malade. — LET. I.

maison déshonnée; mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes officiers que vous ne deviez pas connaître, ou du moins auxquels vous ne deviez pas laisser diriger vos amusements. Quant au projet de les ramener à vos principes, j'y trouve plus de zèle que de prudence: si vous êtes trop sérieux pour être leur camarade, vous êtes trop jeune pour être leur Mentor, et vous ne devez vous mêler de réformer autrui que quand vous n'aurez plus rien à faire en vous-même.

Une seconde faute plus grave encore et beaucoup moins pardonnable est d'avoir pu passer volontairement la soirée dans un lieu si peu digne de vous, et de n'avoir pas fui dès le premier instant où vous avez connu dans quelle maison vous étiez. Vos excuses là-dessus sont pitoyables. *Il était trop tard pour s'en dédire!* comme s'il y avait quelque espèce de bienséance en de pareils lieux, ou que la bienséance dût jamais l'emporter sur la vertu, et qu'il fût jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire! Quant à la sécurité que vous tiriez de votre répugnance, je n'en dirai rien, l'événement vous a montré combien elle était fondée. Parlez plus franchement à celle qui sait lire dans votre cœur; c'est la honte qui vous retint. Vous craignîtes qu'on ne se moquât de vous en sortant; un moment de huée vous fit peur, et vous aimâtes mieux vous exposer aux remords qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous suivîtes en cette occasion? celle qui la première introduit le vice dans une âme bien née, étouffe la voix de la conscience par la clameur publique, et réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Tel vaincrait les tentations qui succombe aux mauvais exemples: tel rougit d'être modeste et devient effronté par honte; et cette mauvaise honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaises inclinations. Voilà surtout de quoi vous avez à préserver le vôtre; car, quoi que vous fassiez, la crainte du ridicule que vous méprisez vous domine pourtant malgré vous. Vous braveriez plutôt cent périls qu'une raillerie, et l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une âme aussi intrepide.



Les modes au théâtre. — LET. XVII.

Sans vous étaler contre ce défaut des préceptes de morale que vous savez mieux que moi, je me contenterai de vous proposer un moyen pour vous en garantir, plus facile et plus sûr peut-être que tous les raisonnements de la philosophie: c'est de faire dans votre esprit une légère transposition de temps, et d'anticiper sur l'avenir de quelques minutes. Si, dans ce malheureux souper, vous vous fussiez fortifié contre un instant de moquerie de la part des convives par l'idée de l'état où votre âme allait être sitôt que vous seriez dans la rue; si vous vous fussiez représenté le contentement intérieur d'échapper aux pièges du vice, l'avantage de prendre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir, le plaisir que vous eût donné la conscience de votre victoire, celui de me la décrire, celui que j'en aurais reçu moi-même, est-il

crovable que tout cela ne l'eût pas emporté sur une répugnance d'un instant, à laquelle vous n'eussiez jamais cédé si vous en aviez envisagé les suites? Encore, qu'est-ce que cette répugnance qui met un prix aux railleries de gens dont l'estime n'en peut avoir aucun? Infailliblement cette réflexion vous eût sauvé, pour un moment de mauvaise honte, une honte beaucoup plus juste, plus durable, les regrets, le danger; et, pour ne rien dissimuler, votre amie eût versé quelques larmes de moins.



La réception sur l'escalier. — LET. XXVI.

Vous voulûtes, dites-vous, mettre à profit cette soirée pour votre fonction d'observateur. Quel soin! quel emploi! que vos excuses me font rougir de vous! Ne serez-vous point aussi curieux d'observer un jour les voleurs dans leurs cavernes, et de voir comment ils s'y prennent pour dévaliser les passants? Ignorez-vous qu'il y a des objets si odieux qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir, et que l'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice? Le sage observe le désordre public qu'il ne peut arrêter; il l'observe, et montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause; mais, quant aux désordres particuliers, il s'y oppose, ou détourne les yeux de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence. D'ailleurs, était-il besoin de voir de pareilles sociétés pour juger de ce qui s'y passe et des discours qu'on y tient? Pour moi, sur leur seul objet plus que sur le peu que vous m'en avez dit, je devine aisément tout le reste; et l'idée des plaisirs qu'on y trouve me fait connaître assez les gens qui les cherchent.

Je ne sais si votre commode philosophie adopte déjà les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes pour tolérer de semblables lieux; mais j'espère au moins que vous n'êtes pas de ceux qui se méprisent assez pour s'en permettre l'usage, sous prétexte de je ne sais quelle chimérique nécessité qui n'est connue que des gens de mauvaise vie; comme si les deux sexes étaient, sur ce point, de nature différente, et que dans l'absence ou le célibat il fallût à l'honnête homme des ressources dont l'honnête femme n'a pas besoin! Si cette erreur ne vous mène pas chez des prostituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous-même. Ah! si vous voulez être méprisable, soyez-le

« pris pour un prétexte, ou ne seront pour moi qu'un affront de plus : « et nous passerons, vous pour une fille perdue, moi pour un malhon- « nête homme qui sacrifie son devoir et sa foi à un vil intérêt, et joint « l'ingratitude à l'infidélité. Ma fille, il est trop tard pour finir dans l'op- « probre une vie sans tache, et soixante ans d'honneur ne s'abandon- « nent pas en un quart d'heure.

« Voyez donc, continua-t-il, combien tout ce que vous pouvez me « dire est à présent hors de propos ; voyez si des préférences que la « pudeur désavoue, et quelque feu passager de jeunesse, peuvent être « mis en balance avec le devoir d'une fille et l'honneur compromis d'un « père. S'il n'était question pour l'un des deux que d'immoler son bon- « heur à l'autre, ma tendresse vous disputerait un si doux sacrifice ; « mais, mon enfant, l'honneur a parlé, et, dans le sang dont tu sors, « c'est toujours lui qui décide. »

Je ne manquais pas de bonnes réponses à ce discours ; mais les pré- jugés de mon père lui donnent des principes si différents des miens, que des raisons qui me semblaient sans réplique ne l'auraient pas même ébranlé. D'ailleurs, ne sachant d'où lui venaient les lumières qu'il pa- raissait avoir acquises sur ma conduite, ni jusqu'où elles pouvaient aller ; craignant, à son affectation de m'interrompre, qu'il n'eût déjà pris son parti sur ce que j'avais à lui dire ; et, plus que tout cela, retenue par une honte que je n'ai jamais pu vaincre, j'aimai mieux employer une excuse qui me parut plus sûre, parce qu'elle était plus selon sa manière de penser. Je lui déclarai sans détour l'engagement que j'avais pris avec vous ; je protestai que je ne vous manquerais pas de parole, et que, quoi qu'il pût arriver, je ne me marierais jamais sans votre consentement.

En effet, je m'aperçus avec joie que mon scrupule ne lui déplaisait pas : il me fit de vifs reproches sur ma promesse, mais il n'y objecta rien, tant un gentilhomme plein d'honneur a naturellement une haute idée de la foi des engagements, et regarde la parole comme une chose toujours sacrée. Au lieu donc de s'amuser à disputer sur la nullité de cette promesse, dont je ne serais jamais convenue, il m'obligea d'écrire un billet, auquel il joignit une lettre qu'il fit partir sur-le-champ. Avec quelle agitation n'attendis-je point votre réponse ! combien je fis de vœux pour vous trouver moins de délicatesse que vous ne deviez en avoir ! Mais je vous connaissais trop pour douter de votre obéissance, et je savais que, plus le sacrifice exigé vous serait pénible, plus vous seriez prompt à vous l'imposer. La réponse vint ; elle me fut cachée durant ma maladie : après mon rétablissement mes craintes furent confirmées, et il ne me resta plus d'excuses. Au moins mon père me déclara qu'il n'en recevrait plus ; et, avec l'ascendant que le terrible mot qu'il m'avait dit lui donnait sur mes volontés, il me fit jurer que je ne dirais rien à M. de Wolmar qui pût le détourner de m'épouser : car, ajouta-t-il, cela lui paraîtrait un jeu concerté entre nous, et, à quelque prix que ce soit, il faut que ce mariage s'achève, ou que je meure de douleur.

Vous le savez, mon ami, ma santé, si robuste contre la fatigue et les injures de l'air, ne peut résister aux intempéries des passions, et c'est dans mon trop sensible cœur qu'est la source de tous les maux et de mon corps et de mon âme. Soit que de longs chagrins eussent corrompu

mon sang, soit que la nature eût pris ce temps pour l'épurer d'un levain funeste, je me sentis fort incommodée à la fin de cet entretien. En sortant de la chambre de mon père je m'efforçai pour vous écrire un mot, et me trouvai si mal qu'en me mettant au lit j'espérai ne m'en plus relever. Tout le reste vous est trop connu ; mon imprudence attira la vôtre. Nous vîmes ; je vous vis, et crus n'avoir fait qu'un de ces rêves qui vous offraient si souvent à moi durant mon délire. Mais quand j'appris que vous étiez venu, que je vous avais vu réellement, et que, voulant partager le mal dont vous ne pouviez me guérir, vous l'aviez pris à dessein, je ne pus supporter cette dernière épreuve ; et, voyant un si tendre amour survivre à l'espérance, le mien, que j'avais pris tant de peine à contenir, ne connut plus de frein, et se ranima bientôt avec plus d'ardeur que jamais. Je vis qu'il fallait aimer malgré moi ; je sentis qu'il fallait être coupable ; que je ne pouvais résister ni à mon père ni à mon amant, et que je n'accorderais jamais les droits de l'amour et du sang qu'au prix de l'honnêteté. Ainsi tous mes bons sentiments achevèrent de s'éteindre, toutes mes facultés s'altérèrent, le crime perdit son horreur à mes yeux ; je me sentis tout autre au dedans de moi ; enfin les transports effrénés d'une passion rendue furieuse par les obstacles me jetèrent dans le plus affreux désespoir qui puisse acca-

bler une âme ; j'osai désespérer de la vertu. Votre lettre, plus propre à réveiller les remords qu'à les prévenir, acheva de m'égarer. Mon cœur était si corrompu, que ma raison ne put résister aux discours de vos philosophes ; des horreurs dont l'idée n'avait jamais souillé mon esprit osèrent s'y présenter. La volonté les combattait encore, mais l'imagination s'accoutumait à les voir ; et si je ne portais pas d'avance le crime au fond de mon cœur, je n'y portais plus ces résolutions généreuses qui seules peuvent lui résister.

J'ai peine à poursuivre : arrêtons un moment. Rappelez-vous ces temps de bonheur et d'innocence où ce feu si vif et si doux dont nous étions animés épurait tous nos sentiments, où sa sainte ardeur nous rendait la pudeur plus chère et l'honnêteté plus aimable, où les desirs mêmes ne semblaient naître que pour nous donner l'honneur de les vaincre et d'en être plus dignes l'un de l'autre. Relisez nos premières lettres, songez à ces moments si courts et trop peu goûtés où l'amour se paraît à nos yeux de tous les charmes de la vertu, et où nous nous aimions trop pour former entre nous des liens désavoués par elle.

Qu'étions-nous ? et que sommes-nous devenus ?

Deux tendres amants passèrent ensemble une année entière dans le plus rigoureux silence : leurs soupirs n'osaient s'exhaler, mais leurs cœurs s'entendaient ; ils croyaient souffrir, et ils étaient heureux. A force de s'entendre ils se parlèrent ; mais, contents de savoir triompher d'eux-mêmes et de s'en rendre mutuellement l'honorable témoignage, ils passèrent une autre année dans une réserve non moins sévère ils se disaient leurs peines, et ils étaient heureux. Ces longs combats furent mal soutenus ; un instant de faiblesse les égara ; ils s'oublèrent dans les plaisirs ; mais s'ils cessèrent d'être chastes, au moins ils étaient fidèles, au moins le ciel et la nature autorisaient les nœuds qu'ils avaient formés, au moins la vertu leur était toujours chère, ils l'aimaient encore et la savaient encore honorer ; ils étaient moins corrompus qu'avilis. Moins dignes d'être heureux, ils l'étaient pourtant encore.



Saint-Preux baisant la main de Julie malade. — LET. XIV.

Que font maintenant ces amants si tendres, qui brûlaient d'une flamme si pure, qui sentaient si bien le prix de l'honnêteté? Qui l'apprendra sous gémir sur eux? Les voilà livrés au crime, l'idée même de soniller le lit conjugal ne leur fait plus d'horreur... Ils méditent des adultères! Quoi! sont-ils bien les mêmes? leurs âmes n'ont-elles point changé? Comment cette ravissante image que le méchant n'aperçut jamais peut-elle s'effacer des cœurs où elle a brillé? comment l'attrait de la vertu ne dégoûte-t-il pas toujours du vice ceux qui l'ont connue? Combien de siècles ont pu produire ce changement étrange? quelle longueur de temps put détruire un si charmant souvenir, et faire perdre le vrai sentiment du bonheur à qui l'a pu savourer une fois! Ah! si le premier désordre est pénible et lent, que tous les autres sont prompts et faciles! Prestige des passions, tu fascines ainsi la raison, tu trompes la sagesse, et changes la nature avant qu'on s'en aperçoive! On s'égaré un seul moment de la vie, on se détourne d'un seul pas de la droite route, aussitôt une pente inévitable nous entraîne et nous perd; on tombe enfin dans le gouffre, et l'on se réveille épouvanté de se trouver couvert de crimes avec un cœur né pour la vertu. Mon bon ami, laissons retomber ce voile: avons-nous besoin de voir le précipice affreux qu'il nous cache pour éviter d'en approcher? Je reprends mon récit.

M. de Wolmar arriva, et ne se rebuta pas du changement de mon visage. Mon père ne me laissa pas respirer. Le deuil de ma mère allait finir, et ma douleur était à l'épreuve du temps. Je ne pouvais alléguer ni l'un ni l'autre pour éluder ma promesse: il fallut l'accomplir. Le jour qui devait m'ôter pour jamais à vous et à moi me parut le dernier de ma vie. J'aurais vu les apprêts de ma sépulture avec moins d'effroi que ceux de mon mariage. Plus j'approchais du moment fatal, moins je pouvais déraciner de mon cœur mes premières affections; elles s'irritaient par mes efforts pour les éteindre. Enfin, je me lassai de combattre inutilement. Dans l'instant même où j'étais prête à jurer à un autre une éternelle fidélité, mon cœur vous jurait encore un amour éternel, et je fus menée au temple comme une victime impure qui souille le sacrifice où l'on va l'immoler.

Arrivée à l'église, je sentis en entrant une sorte d'émotion que je n'avais jamais éprouvée. Je ne sais quelle terreur vint saisir mon âme dans ce lieu simple et auguste, tout rempli de la majesté de celui qu'on y sert. Une frayeur soudaine me fit frissonner; tremblante et prête à tomber en défaillance, j'eus peine à me traîner jusqu'au pied de la chaire. Loin de me remettre, je sentis mon trouble augmenter durant la cérémonie; et si l'on me laissait apercevoir les objets, c'était pour en être épouvantée. Le jour sombre de l'édifice, le profond silence des spectateurs, leur maintien modeste et recueilli, le cortège de tous mes parents, l'imposant aspect de mon vénéré père, tout donnait à ce qui s'allait passer un air de solennité qui m'excitait à l'attent ou au respect, et qui m'eût fait frémir à la seule idée d'un parjure. Je crus voir l'organe de la Providence et entendre la voix de Dieu dans le ministre prononçant gravement la sainte liturgie. La pureté, la dignité, la sainteté du mariage, si vivement exposés dans les paroles de l'Écriture, ses chastes et sublimes devoirs si importants au bonheur, à l'ordre, à la paix, à la durée du genre humain, si doux à remplir pour eux-mêmes; tout cela me fit une telle impression, que je crus sentir intérieurement

une révolution subite. Une puissance inconnue sembla corriger tout à coup le désordre de mes affections, et les rétablir selon la loi du devoir et de la nature. L'œil éternel qui voit tout, disais-je en moi-même, lit maintenant au fond de mon cœur: il compare ma volonté cachée à la réponse de ma bouche: le ciel et la terre sont témoins de l'engagement sacré que je prends; ils le seront encore de ma fidélité à l'observer. Quel droit peut respecter parmi les hommes quiconque ose violer le premier de tous?

Un coup d'œil jeté par hasard sur M. et madame d'Orbe, que je vis à côté l'un de l'autre en fixant sur moi des yeux attendris, m'émut plus puissamment encore que n'avaient fait tous les autres objets. Aimable et vertueux couple, pour moins connaître l'amour en êtes-vous moins unis? Le devoir et l'honnêteté vous lient? tendres amis, époux fidèles sans brûler de ce feu dévorant qui consume l'âme, vous vous aimez d'un sentiment pur et doux qui la nourrit, que la sagesse autorise, et que la raison dirige; vous n'en êtes que plus solidement heureux. Ah! puissé-je dans un lien pareil recouvrer la même innocence et jouir du même bonheur! Si je ne l'ai pas mérité comme vous, je m'en rendrai digne à votre exemple. Ces sentiments réveillèrent mon

espérance et mon courage. J'envisageai le saint nœud que j'allais former comme un nouvel état qui devait purifier mon âme et la rendre à tous ses devoirs. Quand le pasteur me demanda si je promettais obéissance et fidélité parfaite à celui que j'acceptais pour époux, ma bouche et mon cœur le promirent. Je le tiendrai jusqu'à la mort.

De retour au logis, je soupirais après une heure de solitude et de recueillement. Je l'obtins, non sans peine; et quelque empressement que j'eusse d'en profiter, je ne m'examinais d'abord qu'avec répugnance, craignant de n'avoir éprouvé qu'une fermentation passagère en changeant de condition, et de me retrouver aussi peu digne épouse que j'avais été fille peu sage. L'épreuve était sûre, mais dangereuse: je commençai par songer à vous. Je me rendais le témoignage que nul tendre souvenir n'avait profané l'engagement solennel que je venais de prendre. Je ne pouvais concevoir par quel prodige votre opiniâtre image m'avait pu laisser si longtemps en paix avec tant de sujets de me la rappeler: je me serais défiée de l'indifférence et de l'oubli comme d'un état trompeur qui m'était trop peu naturel pour être durable. Cette illusion n'était guère à craindre: je sentis

que je vous aimais autant et plus peut-être que je n'avais jamais fait: mais je le sentis sans rougir. Je vis que je n'avais pas besoin, pour penser à vous, d'oublier que j'étais la femme d'un autre. En me disant combien vous m'étiez cher, mon cœur était ému, mais ma conscience et mes sens étaient tranquilles, et je connus dès ce moment que j'étais réellement changée. Quel torrent de pure joie vint alors inonder mon âme! Quel sentiment de paix, effacé depuis si longtemps, vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie, et répandre dans tout mon être une sérénité nouvelle! Je crus me sentir renaitre: je crus recommencer une autre vie. Douce et consolante vertu, je la recommence pour toi; c'est toi qui me la rendras chère; c'est à toi que je la veux consacrer. Ah! j'ai trop appris ce qu'il en coûte à te perdre, pour l'abandonner une seconde fois!

Dans le ravissement d'un changement si grand, si prompt, si inés-



Le père de Julie aux genoux de sa fille. — LET. XVIII.

posai, supposant tous les rapports convenables, d'unir un jour ma fille à ton fils aîné; et ce nom de mari, trouvé par plaisanterie, me parut d'heureux augure pour le lui donner un jour tout de bon.

Dans ce dessein, je cherchai d'abord à lever les embarras d'une succession embrouillée; et, me trouvant assez de bien pour sacrifier quelque chose à la liquidation du reste, je ne songeai qu'à mettre le partage de ma fille en effets assurés et à l'abri de tout procès. Tu sais que j'ai des fantaisies sur bien des choses; ma folie dans celle-ci était de te surprendre. Je m'étais mis en tête d'entrer un beau matin dans ta chambre, tenant d'une main mon enfant, de l'autre un portefeuille, et de te présenter l'un et l'autre avec un beau compliment pour déposer en tes mains la mère, la fille, et leur bien, c'est-à-dire, la dot de celle-ci. Gouverne-la, voulais-je te dire, comme il convient aux intérêts de ton fils; car c'est désormais son affaire et la tienne; pour moi, je ne m'en mêle plus.

Remplie de cette charmante idée, il fallut m'en ouvrir à quelqu'un qui m'aidât à l'exécuter. Or, devine qui je choisiss pour cette confiance. Un certain M. Wolmar; ne le connais-tu point? — Mon mari, cousine? — Oui, ton mari, cousine. Ce même homme à qui tu as tant de peine

voilà quel est le mari dont tu médites sans cesse de troubler indécemment le repos.



Julie entrant à l'église. — LET. XVIII.

à cacher un secret qu'il lui importe de ne pas savoir est celui qui t'en a su taire un qu'il t'eût été si doux d'apprendre. C'était là le vrai sujet de tous ces entretiens mystérieux dont tu nous faisais si comiquement la guerre. Tu vois comme ils sont dissimulés ces maris. N'est-il pas bien plaisant que ce soient eux qui nous accusent de dissimulation? J'exigeais du tien davantage encore. Je voyais fort bien que tu méditais le même projet que moi, mais plus au dedans, et comme celle qui n'exhale ses sentiments qu'à mesure qu'on s'y livre. Cherchant donc à te ménager une surprise plus agréable, je voulais que, quand tu lui proposerais notre réunion, il ne parût pas fort approuver cet empressement, et se montrât un peu froid à consentir. Il me fit là-dessus une réponse que j'ai retenue, et que tu dois bien retenir; car je doute que, depuis qu'il y a des maris au monde, aucun d'eux en ait fait une pareille. La voici: «Petite cousine, je connais Julie... Je la connais bien... mieux qu'elle ne croit peut-être. Son cœur est trop honnête pour qu'on doive résister à rien de ce qu'elle désire, et trop sensible pour qu'on le puisse sans l'affliger. Depuis cinq ans que nous sommes unis, je ne crois pas qu'elle ait reçu de moi le moindre chagrin; j'espère mourir sans lui en avoir fait aucun.» Cousine, songes-y bien:



Invocation. — LET. XVIII.

Pour moi, j'eus moins de délicatesse, ou plus de confiance en ta douceur; et j'éloignai si naturellement les discours auxquels ton cœur te ramenait souvent, que, ne pouvant taxer le mien de s'attarder pour toi, tu t'allas mettre dans la tête que j'attendais de secondes noces, et que je t'aimais mieux que toute autre chose, hormis un mari. Car,



M. et madame de Wolmar. — LET. XVIII.

vois-tu, ma pauvre enfant, tu n'as pas un secret mouvement qui m'échappe; je te devine, je te pénètre, je perce jusqu'au plus profond de ton âme; et c'est pour cela que je t'ai toujours adorée. Ce soupçon, qui te faisait si heureusement prendre le change, m'a paru excellent à nourrir. Je me suis mise à faire la veuve coquette assez bien pour t'y

tromper toi-même : c'est un rôle pour lequel le talent me manque moins que l'inclination. J'ai adroitement employé cet air agaçant que je ne sais pas mal prendre, et avec lequel je me suis quelquefois amusée à persiller plus d'un jeune fat. Tu en as été tout à fait la dupe, et m'as crue prête à chercher un successeur à l'homme du monde auquel il était le moins aisé d'en trouver. Mais je suis trop franche pour pouvoir me contrefaire longtemps, et tu t'es bientôt rassurée. Cependant je veux te rassurer encore mieux en t'expliquant mes vrais sentiments sur ce point.

Je te l'ai dit cent fois étant fille, je n'étais point faite pour être femme. S'il eût dépendu de moi, je ne me serais point mariée : mais dans notre sexe on n'achète la liberté que par l'esclavage, et il faut commencer par être servante pour devenir sa maîtresse un jour. Quoique mon père ne me gênât pas, j'avais des chagrins dans ma famille. Pour m'en délivrer, j'épousai donc M. d'Orbe. Il était si honnête homme et m'aimait si tendrement, que je l'aimai sincèrement à mon tour. L'expérience me donna du mariage une idée plus avantageuse que celle que j'en avais conçue, et détruisit les impressions que m'en avait laissées la Chaillot. M. d'Orbe me rendit heureuse, et ne s'en repentit pas. Avec un autre j'aurais toujours rempli mes devoirs, mais je l'aurais désolé ; et je sens qu'il fallait un aussi bon mari pour faire de moi une bonne femme. Imaginerais-tu que c'est de cela même que j'avais à me plaindre ? Mon enfant, nous nous aimions trop, nous n'étions point gais. Une amitié plus légère eût été plus folâtre ; je l'aurais préférée, et je crois que j'aurais mieux aimé vivre moins contente et pouvoir rire plus souvent.



Saint-Preux écrivant à Julie. — LET. XIX.

A cela se joignirent les sujets particuliers d'inquiétude que me donnait ta situation. Je n'ai pas besoin de te rappeler les dangers que t'a fait courir une passion mal réglée : je les vis en frémissant. Si tu n'avais risqué que ta vie, peut-être un reste de gaieté ne m'eût-il pas tout à fait abandonnée : mais la tristesse et l'effroi pénétrèrent mon âme ; et jusqu'à ce que je t'aie vue mariée, je n'ai pas eu un moment de pure joie. Tu connus ma douleur, tu la sentis : elle a beaucoup fait sur ton bon cœur : et je ne cesserai de bénir ces heureuses larmes qui sont peut-être la cause de ton retour au bien.

Voilà comment s'est passé tout le temps que j'ai vécu avec mon mari. Juge si, depuis que Dieu me l'a ôté, je pourrais espérer d'en retrouver un autre qui fût autant selon mon cœur, et si je suis tentée de le chercher. Non, cousine, le mariage est un état trop grave ; sa dignité ne va point avec mon humeur, elle m'attriste et me sied mal, sans compter que toute gêne m'est insupportable. Pense, toi qui me connais, ce que peut être à mes yeux un lien dans lequel je n'ai pas ri durant sept ans sept petites fois à mon aise. Je ne veux pas l'être comme toi la matrone à vingt-huit ans. Je me trouve une petite veuve assez piquante, assez mariable encore : et je crois que, si j'étais homme, je m'accommoderais assez de moi. Mais me remarier, cousine ! Écoute ; je pleure bien sincèrement mon pauvre mari ; j'aurais donné la moitié de ma vie pour passer l'autre avec lui ; et pourtant, s'il pouvait revenir, je ne le reprendrais, je crois, lui-même que parce que je l'avais déjà pris.

Je viens de t'exposer mes véritables intentions. Si je n'ai pu les

exécuter encore malgré les soins de M. de Wolmar, c'est que les difficultés semblent croître avec mon zèle à les surmonter. Mais mon zèle sera le plus fort, et avant que l'été se passe j'espère me réunir à toi pour le reste de nos jours.



M. de Wolmar. — LET. XX.

Il reste à me justifier du reproche de te cacher mes peines et d'aimer à pleurer loin de toi ; je ne le nie pas, c'est à quoi j'emploie ici le meilleur temps que j'y passe. Je n'entre jamais dans ma maison sans



Le suicide. — LET. XXI.

retrouver des vestiges de celui qui me la rendait chère. Je n'y fais pas un pas, je n'y fixe pas un objet, sans apercevoir quelque signe de sa tendresse et de la bonté de son cœur ; voudrais-tu que le mien n'en

qu'ils invitent parmi les jeunes gens du voisinage ceux dont le commerce n'est point capable de leur nuire ; et j'apprends avec grand plaisir que pour louer les mœurs de quelqu'un de nos jeunes voisins, on dit : Il est reçu chez M. de Wolmar. En ceci nous avons encore une autre vue. Les hommes qui nous servent sont tous garçons, et parmi les femmes la gouvernante des enfants est encore à marier. Il n'est pas juste que la réserve où vivent ici les uns et les autres leur ôte l'occasion d'un honnête établissement. Nous tâchons dans ces petites assemblées de leur procurer cette occasion sous nos yeux, pour les aider à mieux choisir, et en travaillant ainsi à former d'heureux ménages, nous augmentons le bonheur du nôtre.

Il resterait à me justifier moi-même de danser avec ces bonnes gens ; mais j'aime mieux passer condamnation sur ce point, et j'avoue franchement que mon plus grand motif en cela est le plaisir que j'y trouve. Vous savez que j'ai toujours partagé la passion que ma cousine a pour la danse ; mais après la perte de ma mère je renonçai pour ma vie au bal et à toute assemblée publique : j'ai tenu parole, même à mon mariage, et la tiendrai, sans croire y déroger en dansant quelquefois chez moi avec mes hôtes et mes domestiques. C'est un exercice utile à ma santé durant la vie sédentaire qu'on est forcé de mener ici l'hiver. Il

m'amuse innocemment ; car, quand j'ai bien dansé, mon cœur ne me reproche rien. Il amuse aussi M. de Wolmar : toute ma coquetterie en cela se borne à lui plaire. Je suis cause qu'il vient au lieu où l'on danse : ses gens en sont plus contents d'être honorés des regards de leur maître ; ils témoignent aussi de la joie à me voir parmi eux. Enfin, je trouve que cette familiarité modérée forme entre nous un lien de douceur et d'attachement qui ramène un peu l'humanité naturelle en tempérant la bassesse de servitude et la rigueur de l'autorité.

Voilà, milord, ce que me dit Julie au sujet de la danse ; et j'admire comment avec tant d'affabilité pouvait régner tant de subordination, et comment elle et son mari pouvaient descendre et s'égaliser si souvent à leurs domestiques, sans que ceux-ci fussent tentés de les prendre au mot et de s'égaliser à eux à leur tour. Je ne crois pas qu'il y ait des souverains en Asie servis dans leurs palais avec plus de respect que ces bons maîtres le sont dans leur maison. Je ne connais rien de moins impérieux que leurs ordres, et rien de si promptement exécuté : ils prient, et l'on vole ; ils excusent, et l'on sent son tort. Je n'ai jamais mieux compris combien la force des choses qu'on dit dépend peu des mots qu'on emploie.

Ceci m'a fait faire une autre réflexion sur la vaine gravité des maîtres ; c'est que ce sont moins leurs familiarités que leurs défauts qui les font mépriser chez eux, et que l'insolence des domestiques annonce plutôt un maître vicieux que faible ; car rien ne leur donne autant d'audace que la connaissance de ses vices, et tous ceux qu'ils découvrent en lui sont à leurs yeux autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sauraient plus respecter.

Les valets imitent les maîtres : et, les imitant moins grossièrement, ils rendent sensibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres. A Paris, je jugeais des mœurs des femmes de ma connaissance par l'air et le ton de leurs femmes de chambre, et cette règle ne m'a jamais trompé. Outre que la femme de

chambre, une fois dépositaire du secret de sa maîtresse, lui fait payer cher sa discrétion, elle agit comme l'autre pense, et déceale toutes ses maximes en les pratiquant maladroitement. En toutes choses l'exemple des maîtres est plus fort que leur autorité, et il n'est pas naturel que leurs domestiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux. On a beau crier, jurer, maltraiter, chasser, faire maison nouvelle ; tout cela ne produit point le bon service. Quand celui qui ne s'embarrasse pas d'être méprisé et haï de ses gens s'en croit pourtant bien servi, c'est qu'il se contente de ce qu'il voit et d'une exactitude apparente, sans tenir compte de mille maux secrets qu'on lui fait incessamment, et dont il n'aperçoit jamais la source. Mais où est l'homme assez dépourvu d'honneur pour pouvoir supporter les dédains de tout ce qui l'environne ? où est la femme assez perdue pour n'être plus sensible aux outrages ? combien dans Paris et dans Londres de dames se croient fort honorées qui fondraient en larmes si elles entendaient ce qu'on dit d'elles dans leur antichambre ! Heureusement, pour leur repos, elles se rassurent en prenant ces Argus pour des imbeciles, et se flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Aussi, dans leur mutine obéissance, ne leur cachent-ils guère à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres et valets sentent mutuellement que ce n'est pas la

peine de se faire estimer les uns des autres.

Le jugement des domestiques me paraît être l'épreuve la plus sûre et la plus difficile de la vertu des maîtres, et je me souviens, milord, d'avoir bien pensé de la vôtre en Valais sans vous connaître, simplement sur ce que, parlant assez rudement à vos gens, ils ne vous en étaient pas moins attachés, et qu'il témoignaient entre eux autant de respect pour vous en votre absence que si vous les eussiez entendus. On a dit qu'il n'y avait point de héros pour son valet de chambre : cela peut être, mais l'homme juste a l'estime de son valet : ce qui montre assez que l'héroïsme n'a qu'une vaine apparence, et qu'il n'y a rien de solide que la vertu. C'est surtout dans cette maison qu'on reconnaît la force de son empire dans le suffrage des domestiques ; suffrage d'autant plus sûr, qu'il ne consiste point en de vains éloges, mais dans l'expression naturelle de ce qu'ils sentent. N'entendant jamais rien ici qui leur fasse croire que les autres maîtres ne ressemblent pas aux leurs, ils ne les louent point des vertus qu'ils estiment communes à tous, mais ils louent Dieu dans leur simplicité d'avoir mis des riches sur la terre pour le bonheur de ceux qui les

servent et pour le soulagement des pauvres. La servitude est si peu naturelle à l'homme, qu'elle ne saurait exister sans quelque mécontentement. Cependant on respecte le maître et l'on n'en dit rien. Qu'il s'échappe quelques murmures contre la maîtresse, ils valent mieux que des éloges. Nul ne se plaint qu'elle manque pour lui de bienveillance, mais qu'elle en accorde autant aux autres ; nul ne peut souffrir qu'elle fasse comparaison de son zèle avec celui de ses camarades, et chacun voudrait être le premier en faveur comme il croit l'être en attachement : c'est là leur unique plainte et leur plus grande injustice.

A la subordination des inférieurs se joint la concorde entre les égaux, et cette partie de l'administration domestique n'est pas la moins difficile. Dans les concurrences de jalousie et d'intérêt qui divisent sans cesse les gens d'une maison, même aussi peu nombreuse que celle-ci, ils ne demeurent presque jamais unis qu'aux dépens du maître. S'ils



Julie présentant Saint-Preux à M. de Wolmar. — LET. I.

s'accordent, c'est pour voler de concert ; s'ils sont fidèles, chacun se fait valoir aux dépens des autres : il faut qu'ils soient ennemis ou complices, et l'on voit à peine le moyen d'éviter à la fois leur friponnerie et leurs dissensions. La plupart des pères de famille ne connaissent que l'alternative entre ces deux inconvénients. Les uns, préférant l'intérêt à l'honnêteté, fomentent cette disposition des valets aux secrets rapports, et croient faire un chef-d'œuvre de prudence en les rendant espions et surveillants les uns des autres. Les autres, plus indolents, aiment mieux qu'on les vole et qu'on vive en paix ; ils se font une sorte d'honneur de recevoir toujours mal des avis qu'un pur zèle arrache quelquefois à un serviteur fidèle. Tous s'abusent également. Les premiers, en excitant chez eux des troubles continuels, incompatibles avec la règle et le bon ordre, n'assemblent qu'un tas de fourbes et de délateurs qui s'exercent, en trahissant leurs camarades, à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les seconds, en refusant d'apprendre ce qui se fait dans leur maison, autorisent les ligueurs contre eux-mêmes, encouragent les méchants, rebutent les bons, et n'entretiennent à grands frais que des fripons arrogants et paresseux qui, s'accordant aux dépens du maître, regardent leurs services comme des grâces, et leurs vols comme des droits.

C'est une grande erreur, dans l'économie domestique ainsi que dans la vie civile, de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entre eux une sorte d'équilibre ; comme si ce qui sape les fondements de l'ordre pouvait jamais servir à l'établir. On ne fait par cette mauvaise police que réunir enfin tous les inconvénients. Les vices tolérés dans une maison n'y règnent pas seuls ; laissez-en germer un, mille viendront à sa suite. Bientôt ils perdent les valets qui les ont, ruinent le maître qui les souffre, corrompent ou scandalisent les enfants attentifs à les observer. Quel indigne père oserait mettre quelque avantage en balance avec ce dernier mal ! Quel honnête homme voudrait être chef de famille, s'il lui était impossible de réunir dans sa maison la paix et la fidélité, et qu'il fallût acheter le zèle de ses domestiques aux dépens de leur bienveillance mutuelle ?

Qui n'aurait vu que cette maison n'imaginerait pas même qu'une pareille difficulté pût exister, tant l'union des membres y paraît venir de leur attachement aux chefs. C'est ici qu'on trouve le sensible exemple qu'on ne saurait aimer sincèrement le maître sans aimer tout ce qui lui appartient ; vérité qui sert de fondement à la charité chrétienne. N'est-il pas bien simple que les enfants du même père se traitent en frères entre eux ? C'est ce qu'on nous dit tous les jours au temple sans nous le faire sentir : c'est ce que les habitants de cette maison sentent sans qu'on le leur dise.

Cette disposition à la concorde commence par le choix des sujets. M. de Wolmar n'examine pas seulement en les recevant s'ils conviennent à sa femme et à lui, mais s'ils se conviennent l'un à l'autre ; et l'antipathie bien reconnue entre deux excellents domestiques suffirait pour faire à l'instant congédier l'un des deux : car, dit Julie, une maison si peu nombreuse, une maison dont ils ne sortent jamais et où ils sont toujours vis-à-vis les uns des autres, doit leur convenir également à tous, et serait un enfer pour eux si elle n'était une maison de paix. Ils doivent la regarder comme leur maison paternelle, où tout n'est qu'une même famille. Un seul qui déplairait aux autres pourrait la leur

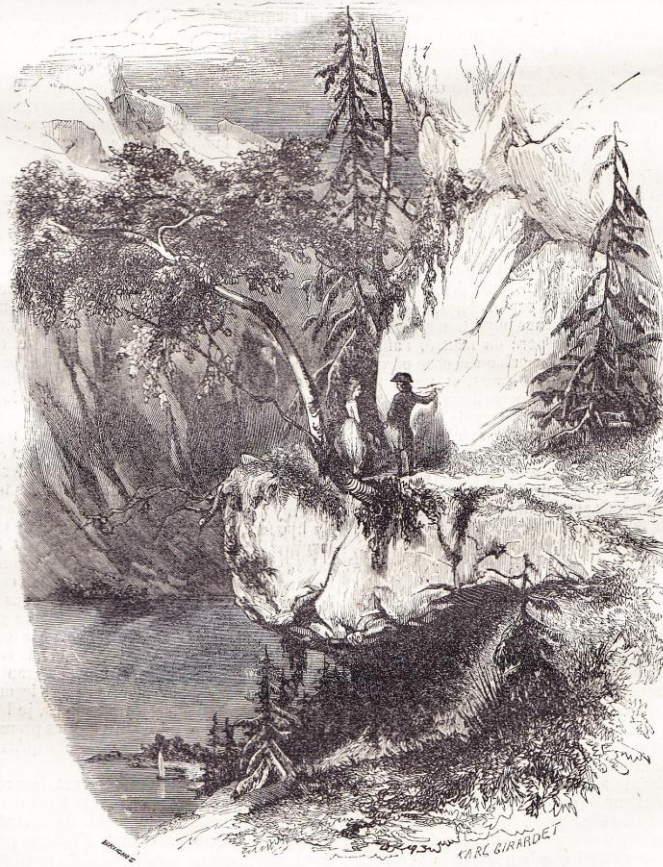
rendre odieuse ; et cet objet désagréable y frappant incessamment leurs regards, ils ne seraient bien ici ni pour eux ni pour nous.

Après les avoir assortis le mieux qu'il est possible, on les unit pour ainsi dire malgré eux pour les services qu'on les force en quelque sorte à se rendre, et l'on fait que chacun ait un sensible intérêt d'être aimé de tous ses camarades. Nul n'est si bien venu à demander des grâces pour lui-même que pour un autre : ainsi celui qui désire en obtenir tâche d'engager un autre à parler pour lui ; et cela est d'autant plus facile, que, soit qu'on accorde ou qu'on refuse une faveur ainsi demandée, on en fait toujours un mérite à celui qui s'en est rendu l'intercesseur ; au contraire, on rebute ceux qui ne sont bons que pour eux. Pourquoi, leur dit-on, accorderais-je ce qu'on me demande pour vous, qui n'avez jamais rien demandé pour personne ? Est-il juste que vous soyez plus heureux que vos camarades, parce qu'ils sont plus obligeants que vous ? On fait plus, on les engage à se servir mutuellement en secret, sans ostentation, sans se faire valoir ; ce qui est d'autant moins difficile à obtenir, qu'ils savent fort bien que le maître, témoin de cette discrétion, les en estime davantage : ainsi l'intérêt y gagne, et l'amour-propre n'y perd rien. Ils sont si convaincus de cette

disposition générale, et il règne une telle confiance entre eux, que quand quelqu'un a quelque grâce à demander, il en parle à leur table par forme de conversation : souvent sans avoir rien fait de plus il trouve la chose demandée et obtenue ; et ne sachant qui remercier, il en a l'obligation à tous.

C'est par ce moyen et d'autres semblables qu'on fait régner entre eux un attachement né de celui qu'ils ont tous pour leur maître, et qui lui est subordonné. Ainsi, loin de se liguier à son préjudice, ils ne sont tous unis que pour le mieux servir. Quelque intérêt qu'ils aient à s'aimer, ils en ont encore un plus grand à lui plaire ; le zèle pour son service l'emporte sur leur bienveillance mutuelle ; et tous, se regardant comme lésés par des pertes qui le laisseraient moins en état de récompenser un bon serviteur, sont également incapables de souffrir en silence le tort que l'un d'eux voudrait lui faire. Cette partie de la police établie dans cette maison me paraît avoir quelque chose de sublime ; et je ne puis assez admirer comment M. et madame de Wolmar ont su transformer le vil métier d'accusateur en une fonction de zèle, d'intégrité, de courage, aussi noble, ou du moins aussi

louable qu'elle l'était chez les Romains. On a commencé par détruire ou prévenir clairement, simplement, et par des exemples sensibles, cette morale criminelle et servile, cette mutuelle tolérance aux dépens du maître, qu'un méchant valet ne manque point de prêcher aux bons sous l'air d'une maxime de charité. On leur fait bien comprendre que le précepte de couvrir les fautes de son prochain ne se rapporte qu'à celles qui ne font de tort à personne ; qu'une injustice qu'on voit, qu'on tait, et qui blesse un tiers, on la commet soi-même ; et que comme ce n'est que le sentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les fripons s'il n'est un fripon comme eux. Sur ces principes, vrais en général d'homme à homme, et bien plus rigoureux encore dans la relation plus étroite du serviteur au maître, on tient ici pour incontestable que qui voit faire un tort à ses maîtres sans le dénoncer est plus coupable encore que celui qui l'a commis ; car celui-ci se laisse abuser dans son action par le profit qu'il



Le rocher. — LET. XVII.

duite n'en est pas plus convenable, et vous jouissez durement de la vertu de votre femme.

LETTRE XVII.

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

Je veux, milord, vous rendre compte d'un danger que nous courûmes ces jours passés, et dont heureusement nous avons été quittes pour la peur et un peu de fatigue. Ceci vaut bien une lettre à part : en la lisant, vous sentirez ce qui m'engage à vous l'écrire.

Vous savez que la maison de madame de Wolmar n'est pas loin du lac, et qu'elle aime les promenades sur l'eau. Il y a trois jours que le désœuvrement où l'absence de son mari nous laisse et la beauté de la soirée nous firent projeter une de ces promenades pour le lendemain.



Le rêve de Saint-Preux à l'Elysée. — LET. XI.

Au lever du soleil, nous nous rendîmes au rivage : nous prîmes un bateau avec trois filets pour pêcher, trois rameurs, un domestique, et nous nous embarquâmes avec quelques provisions pour le diner. J'avais pris un fusil pour tirer des besolets ; mais elle me fit honte de tuer des oiseaux à pure perte et pour le seul plaisir de faire du mal. Je m'amusais donc à rappeler de temps en temps des gros sifflets, des tions-tions, des crenets, des sifflassons, et je ne tirai qu'un seul coup de fort loin sur une grêbe que je manquai.

Nous passâmes une heure ou deux à pêcher à cinq cents pas du rivage. La pêche fut bonne : mais, à l'exception d'une truite qui avait reçu un coup d'aviron Julie fit tout rejeter à l'eau. Ce sont, dit-elle, des animaux qui souffrent, délivrons-les, jouissons du plaisir qu'ils auront d'être échappés au péril. Cette opération se fit lentement, à contre-cœur, non sans quelques représentations ; et je vis aisément que nos gens auraient mieux goûté le poisson qu'ils avaient pris que la morale qui lui sauvait la vie.

Nous avançâmes ensuite en pleine eau : puis, par une vivacité de jeune homme dont il serait temps de guérir, m'étant mis à *nager* (1), je dirigeai tellement au milieu du lac, que nous nous trouvâmes bientôt à plus d'une lieue du rivage. Là, j'expliquais à Julie toutes les parties du superbe horizon qui nous entourait. Je lui montrais de loin les embouchures du Rhône, dont l'impétueux cours s'arrête tout à coup au bout d'un quart de lieue, et semble craindre de souiller de ses eaux bourbeuses le cristal azuré du lac. Je lui faisais observer les redans

(1) Terme des bateliers du lac de Genève ; c'est tenir la rame qui gouverne les autres.

des montagnes, dont les angles correspondants et parallèles forment dans l'espace qui les sépare un lit digne du fleuve qui le remplit. En l'écartant de nos côtes, j'aimais à lui faire admirer les riches et charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple, les coteaux verdoyants et parés de toutes parts, forment un tableau ravissant où la terre, partout cultivée et partout fé-



M. de Wolmar racontant son secret à Julie et à Saint-Preux. — LET. XII.

conde, offre au laboureur, au pâtre, au vigneron, le fruit assuré de leurs peines, que ne dévore point l'avidité publicain. Puis, lui montrant le Chablais sur la côte opposée, pays non moins favorisé de la nature, et qui n'offre pourtant qu'un spectacle de misère, je lui faisais sensiblement distinguer les différents effets des deux gouvernements pour la richesse, le nombre et le bonheur des hommes. C'est ainsi, lui di-



Madame de Wolmar se précipitant dans les bras de son mari. — LET. XII.

sais-je, que la terre ouvre son sein fertile, et prodigue ses trésors aux heureux peuples qui la cultivent par eux-mêmes : elle semble sourire et s'animer au doux spectacle de la liberté ; elle aime à nourrir des hommes. Au contraire, les tristes masures, la bruyère et les ronces qui couvrent une terre à demi déserte, annoncent de loin qu'un maître

absent y domine, et qu'elle donne à regret à des esclaves quelques maigres productions dont ils ne profitent pas.

Tandis que nous nous amusons agréablement à parcourir ainsi des yeux les côtes voisines, un séchard, qui nous poussait de biais vers la rive opposée, s'éleva, fraîchit considérablement; et, quand nous songeâmes à revirer, le résistance se trouva si forte qu'il ne fut plus possible à notre frêle bateau de la vaincre. Bientôt les ondes devinrent terribles: il fallut regagner la rive de Savoie, et tâcher d'y prendre terre au village de Meillerie, qui était vis-à-vis de nous, et qui est presque le seul lieu de cette côte où la grève offre un abord commode. Mais le vent ayant changé se renforçait, rendait inutiles les efforts de nos bateliers, et nous faisait dériver plus bas, le long d'une file de rochers escarpés où l'on ne trouve plus d'asile.



Julie et Saint-Preux regardant partir M. de Wolmar. — LET. XVI.

Nous nous mîmes tous aux rames, et presque au même instant j'eus la douleur de voir Julie saisie du mal de cœur, faible et défaillante au bord du bateau. Heureusement elle était faite à l'eau, et cet état ne dura pas. Cependant nos efforts croissaient avec le danger: le soleil, la fatigue et la sueur nous mirent tous hors d'haleine et dans un épuisement excessif: c'est alors que, retrouvant tout son courage, Julie anima le nôtre par ses caresses compatissantes; elle nous essayait indistinctement à tous le visage; et, mêlant dans un vase du vin avec de l'eau, de peur d'ivresse, elle en offrait alternativement aux plus épuisés. Non, jamais votre adorable amie ne brilla d'un si vif éclat que dans ce moment où la chaleur et l'agitation avaient animé son teint d'un plus grand feu; et ce qui ajoutait le plus à ses charmes était qu'on voyait si bien à son air attendri que tous ses soins venaient moins de frayeur pour elle que de compassion pour nous. Un instant seulement deux planches s'étant entr'ouvertes, dans un choc qui nous inonda tous, elle crut le bateau brisé; et, dans une exclamation de cette tendre mère j'entendis distinctement ces mots: O mes enfants, faut-il ne vous voir plus! Pour moi, dont l'imagination va toujours plus loin que le mal, quoique je connusse au vrai l'état du péril, je croyais voir de moment en moment le bateau englouti, cette beauté si touchante se débattre au milieu des flots, et la pâleur de la mort ternir les roses de son visage.

Enfin, à force de travail nous remontâmes à Meillerie, et, après avoir lutté plus d'une heure à dix pas du rivage, nous parvînmes à prendre terre. En abordant, toutes les fatigues furent oubliées; Julie prit sur soi la reconnaissance de tous les soins que chacun s'était donnés; et, comme au fort du danger elle n'avait songé qu'à nous, à terre il lui semblait qu'on n'avait sauvé qu'elle.

Nous dinâmes avec l'appétit qu'on gagne dans un violent travail. La truite fut apprêtée. Julie, qui l'aime extrêmement, en mangea peu; et je compris que, pour ôter aux bateliers le regret de leur sacrifice, elle ne se souciait pas que j'en mangeasse beaucoup moi-même. Milord,

vous l'avez dit mille fois, dans les petites choses comme dans les grandes, cette âme aimante se peint toujours.

Après le dîner, l'eau continuant d'être forte et le bateau ayant besoin d'être raccommodé, je proposai un tour de promenade. Julie m'opposa le vent, le soleil, et songeait à ma lassitude. J'avais mes vœux; ainsi je répondis à tout. Je suis, lui dis-je, accoutumé dès l'enfance aux exercices pénibles; loin de nuire à ma santé, ils l'affermissent, et mon dernier voyage m'a rendu bien plus robuste encore. A l'égard du soleil et du vent, vous avez votre chapeau de paille; nous gagnerons des abris et des bois; il n'est question que de monter entre quelques rochers; et vous, qui n'aimez pas la plaine, en supporterez volontiers la fatigue. Elle fit ce que je voulais, et nous partîmes pendant le dîner de nos gens.

Vous savez qu'après mon exil du Valais je revins, il y a dix ans, à Meillerie attendre la permission de mon retour. C'est là que je passai des jours si tristes et si délicieux, uniquement occupé d'elle, et c'est de là que je lui écrivis une lettre dont elle fut si touchée. J'avais toujours désiré de revoir la retraite isolée qui me servit d'asile au milieu des glaces, et où mon cœur se plaisait à converser en lui-même avec ce qu'il eut de plus cher au monde. L'occasion de visiter ce lieu si cher dans une saison plus agréable, et avec celle dont l'image l'habitait jadis avec moi, fut le motif secret de ma promenade. Je me faisais un plaisir de lui montrer d'anciens monuments d'une passion si constante et si malheureuse.

Nous y parvînmes après une heure de marche par des sentiers tortueux et frais qui, montant insensiblement entre les arbres et les rochers, n'avaient rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant et reconnaissant mes anciens renseignements, je fus prêt à me trouver mal; mais je me surmontai, je cachai mon trouble et nous arrivâmes. Ce lieu solitaire formait un réduit sauvage et désert, mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux âmes sensibles, et paraissent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges roulait à vingt pas de nous une eau bourbeuse et charriait avec bruit du limon, du sable et des pierres. Derrière nous une chaîne de roches inaccessibles séparait l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les Glaciers, parce que d'énormes sommets de glaces qui s'accroissent incessamment les couvrent depuis le commencement du monde. Des forêts de noirs sapins nous ombrageaient tristement à droite. Un grand bois de chênes était à gauche au delà du torrent; et au-dessous de nous cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes nous séparait des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majestueux Jura couronnait le tableau.



M. de Wolmar montrant les lettres de Julie à Saint-Preux. — LET. XII.

Au milieu de ces grands et superbes objets, le petit terrain où nous étions étalait les charmes d'un séjour riant et champêtre; quelques ruisseaux filtraient à travers les rochers, et roulaient sur la verdure en filets de cristal; quelques arbres fruitiers sauvages penchaient leurs têtes sur les nôtres: la terre humide et fraîche était couverte d'herbes et

Mon ami, a repris madame de Wolmar, une mère peu éclairée se fait des monstres de tout. Les vrais besoins sont très-bornés dans les enfants comme dans les hommes, et l'on doit plus regarder à la durée du bien-être qu'au bien-être d'un seul moment. Pensez-vous qu'un enfant qui n'est point gêné puisse assez souffrir de l'humeur de sa gouvernante, sous les yeux d'une mère, pour être incommodé? Vous supposez des inconvénients qui naissent de vices déjà contractés, sans songer que tous mes soins ont été d'empêcher ces vices de naître. Naturellement les femmes aiment les enfants. La mésintelligence ne s'élève entre eux que quand l'un veut assujettir l'autre à ses caprices. Or, cela ne peut arriver ici, ni sur l'enfant dont on n'exige rien, ni sur la gouvernante à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai suivi en cela tout le contre-pied des autres mères, qui font semblant de vouloir que l'enfant obéisse au domestique, et veulent en effet que le domestique obéisse à l'enfant. Personne ici ne commande ni n'obéit; mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaisance qu'il en a pour eux. Par là, sentant qu'il n'a sur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveillance, il se rend docile et complaisant; en cherchant à s'attacher les cœurs des autres, le sien s'attache à eux à son tour: car on aime en se faisant aimer; c'est l'infaillible effet de l'amour-propre; et de cette affection réciproque, née de l'égalité, résultent sans effort les bonnes qualités qu'on prêche sans cesse à tous les enfants, sans jamais en obtenir aucune.

fronts et de déplaisirs. Or je voudrais bien sauver à mon fils cette seconde et mortifiante éducation, en lui donnant par la première une plus juste opinion des choses. J'avais d'abord résolu de lui accorder tout ce qu'il demanderait, persuadée que les premiers mouvements de la nature sont toujours bons et salutaires. Mais je n'ai pas tardé de connaître qu'en se faisant un droit d'être obéis, les enfants sortaient de l'état de nature presque en naissant, et contractaient nos vices par notre exemple, les leurs par notre indiscretion. J'ai vu que, si je voulais contenter toutes ses fantaisies, elles croitraient avec ma complaisance; qu'il y aurait toujours un point où il faudrait s'arrêter, et où le refus lui deviendrait d'autant plus sensible qu'il y serait moins accoutumé. Ne pouvant donc, en attendant la raison, lui sauver tout chagrin, j'ai préféré le moindre et le plus tôt passé. Pour qu'un refus lui fût moins cruel, je l'ai plié d'abord au refus; et, pour lui épargner de longs déplaisirs, des lamentations, des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il est vrai que j'en fais le moins que je puis et j'y regarde à deux fois avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde est accordé sans condition dès la première demande, et l'on est très-indulgent là-dessus: mais il n'obtient jamais rien par importunité; les pleurs et les flatteries sont également inutiles. Il en est si convaincu, qu'il a cessé de les employer; du premier mot il prend son parti, et ne se tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bonbons qu'il voudrait manger, qu'envoler un oiseau qu'il voudrait tenir;



Tempête sur le lac de Genève. — LET. XVII.

J'ai pensé que la partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées, c'est de lui bien faire sentir sa misère, sa faiblesse, sa dépendance, et, comme vous a dit mon mari, le pesant joug de la nécessité que la nature impose à l'homme; et cela, non-seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais surtout afin qu'il connaisse de bonne heure en quel rang l'a placée la Providence, qu'il ne s'élève point au-dessus de sa portée, et que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

Induits dès leur naissance par la mollesse dans laquelle ils sont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils désirent, à penser que tout doit céder à leurs fantaisies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, et souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'al-

car il sent la même impossibilité d'avoir l'un et l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte, sinon qu'il ne l'a pu garder, ni dans ce qu'on lui refuse, sinon qu'il n'a pu l'obtenir; et, loin de battre la table contre laquelle il se blesse, il ne battrait pas la personne qui lui résiste. Dans tout ce qui le chagrine il sent l'empire de la nécessité, l'effet de sa propre faiblesse, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'autrui... Un moment, dit-elle un peu vivement, voyant que j'allais répondre, je pressens votre objection; j'y vais venir à l'instant.

Ce qui nourrit les criaileries des enfants, c'est l'attention qu'on y fait, soit pour leur céder, soit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour que s'apercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire sont tous pernicieux, et presque toujours sans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'est une raison pour eux de

les continuer ; mais ils s'en corrigent bientôt quand ils voient qu'on n'y prend pas garde ; car, grands et petits, nul n'aime à prendre une peine inutile. Voilà précisément ce qui est arrivé à mon aîné. C'était d'abord un petit criard qui étourdissait tout le monde ; et vous êtes témoin qu'on ne l'entend pas plus à présent dans la maison que s'il n'y avait point d'enfant. Il pleure quand il souffre ; c'est la voix de la nature, qu'il ne faut jamais contraindre ; mais il se tait à l'instant qu'il ne souffre plus. Aussi fais-je une très-grande attention à ses pleurs, bien sûre qu'il n'en verse jamais en vain. Je gagne à cela de savoir à point nommé quand il sent de la douleur et quand il n'en sent pas ; quand il se porte bien et quand il est malade ; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaisie et seulement pour se faire apaiser. Au reste, j'avoue que ce point n'est pas facile à obtenir des nourrices et des gouvernantes : car comme rien n'est plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant, et que ces bonnes femmes ne voient jamais que l'instant présent, elles ne songent pas qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui, il en pleurera demain davantage. Le pis est que l'obstination qu'il contracte tire à conséquence dans un âge avancé. La même cause

qui le rend criard à trois ans le rend mutin à douze, querelleur à vingt, impérieux à trente, et insupportable toute sa vie.

Je viens maintenant à vous, me dit-elle en souriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfants, ils voient aisément le désir de leur complaire ; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refuse, ils doivent supposer des raisons sans les demander. C'est un autre avantage qu'on gagne à user avec eux d'autorité plutôt que de persuasion dans les occasions nécessaires ; car, comme il n'est pas possible qu'ils n'aperçoivent quelquefois la raison qu'on a d'en user ainsi, il est naturel qu'ils la supposent encore quand il sont hors d'état de la voir.

Au contraire, dès qu'on a soumis quelque chose à leur jugement, ils prétendent juger de tout, ils deviennent sophistes, subtils, de mauvaise foi, féconds en chicane, cherchant toujours à réduire au silence ceux qui ont la faiblesse de s'exposer à leurs petites lumières. Quand on est contraint de leur rendre compte des choses qu'ils ne sont point en état d'entendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, sitôt qu'elle est au-dessus de leur portée. En un mot, le seul moyen de les rendre dociles à la raison n'est pas de raisonner avec eux, mais de les bien convaincre que la raison est au-dessus de leur âge : car alors ils la supposent du côté où elle doit être, à moins qu'on ne leur donne un juste sujet de penser autrement. Ils savent bien qu'on ne veut pas les tourmenter, quand ils sont sûrs qu'on les aime ; et les enfants se trompent rarement là-dessus. Quand donc je refuse quelque chose aux miens, je n'argumente point avec eux, je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas, mais je fais en sorte qu'ils le voient, autant qu'il est possible, et quelquefois après coup. De cette manière, ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuse sans en avoir une bonne raison, quoiqu'ils ne l'aperçoivent pas toujours.

Fondée sur le même principe, je ne souffrirai pas non plus que mes enfants se mêlent dans la conversation des gens raisonnables, et s'imaginent sottement y tenir leur rang comme les autres, quand on y souffre leur babil indiscret. Je veux qu'ils répondent modestement et en peu de mots quand on les interroge, sans jamais parler de leur chef, et surtout

sans qu'ils s'ingèrent à questionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux, auxquels ils doivent du respect.

En vérité, Julie, dis-je en l'interrompant, voilà bien de la rigueur pour une mère aussi tendre ! Pythagore n'était pas plus sévère à ses disciples que vous l'êtes aux vôtres. Non-seulement vous ne les traitez pas en hommes, mais on dirait que vous craignez de les voir cesser trop tôt d'être enfants. Quel moyen plus agréable et plus sûr peuvent-ils avoir de s'instruire que d'interroger sur les choses qu'ils ignorent les gens plus éclairés qu'eux ? Que penseraient de vos maximes les dames de Paris, qui trouvent que leurs enfants ne jassent jamais assez tôt ni assez longtemps, et qui jugent de l'esprit qu'ils auront étant grands par les sottises qu'ils débitent étant jeunes ? Wolmar me dira que cela peut être bon dans un pays où le premier mérite est de bien babiller, et où l'on est dispensé de penser pourvu qu'on parle. Mais vous qui voulez faire à vos enfants un sort si doux, comment accordez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte ? et que devient parmi toute cette gêne la liberté que vous prétendez leur laisser ?

Quoi donc ! a-t-elle repris à l'instant, est-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la nôtre ? et ne sauraient-ils être heureux à moins que toute une compagnie en silence n'admire leurs puérités ? Empêchons leur vanité de naître, ou du moins arrêtons-en les progrès ; c'est la vraiment travailler à leur félicité : car la vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines, et il n'y a personne de si parfait et de si fêté à qui elle ne donne encore plus de chagrins que de plaisirs.

Que peut penser un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens sensés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empressement les oracles qui sortent de sa bouche, et se récrier avec des retentissements de joie à chaque impertinence qu'il dit ? La tête d'un homme aurait bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudissements : jugez de ce que deviendra la sienne. Il en est du babil des enfants comme des prédictions des almanachs ; ce serait un prodige si, sur tant de vaines paroles, le hasard ne fournissait jamais une rencontre heureuse. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie sur une pauvre mère déjà trop abusée par son propre cœur, et sur un enfant qui ne sait ce qu'il dit et se voit célébrer. Ne pensez pas que pour démêler l'erreur je m'en garantis :

non ; je vois la faute, et j'y tombe ; mais si j'admire les réparties de mon fils, au moins je les admire en secret, il n'apprend point, en me les voyant applaudir, à devenir babillard et vain ; et les flatteurs, en me les faisant répéter, n'ont pas le plaisir de rire de ma faiblesse.

Un jour qu'il nous était venu du monde, étant allée donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigards occupés à jouer avec lui, et s'appêtant à me raconter d'un air d'emphase je ne sais combien de gentilleses qu'ils venaient d'entendre, et dont ils semblaient tout émerveillés. Messieurs, leur dis-je assez froidement, je ne doute pas que vous ne sachiez faire dire à des marionnettes de fort jolies choses ; mais j'espère qu'un jour mes enfants seront hommes, qu'ils agiront et parleront d'eux-mêmes, et alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit et fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette manière de faire sa cour ne prenait pas, on joue



Songe de Saint-Preux. — LET. IX.

Qui donc?... Laure, l'aimable Laure, qui... Mais pourtant... quel mariage!... Notre ami n'en dit pas un mot. Aussitôt après ils partiront tous trois, et viendront ici prendre leurs derniers arrangements. Mon mari ne m'a pas dit quels; mais il compte toujours que Saint-Preux nous restera.

Je l'avoue que son silence m'inquiète un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela; j'y trouve des situations bizarres, et des jeux du cœur humain qu'on n'entend guère. Comment un homme aussi vertueux a-t-il pu se prendre d'une passion si durable pour une aussi méchante femme que cette marquise? comment elle-même, avec un caractère violent et cruel, a-t-elle pu concevoir et nourrir un amour aussi vif pour un homme qui lui ressemblait si peu, si tant est cependant qu'on puisse honorer du nom d'amour une fureur capable d'inspirer des crimes? Comment un jeune cœur aussi généreux, aussi tendre, aussi désintéressé, que celui de Laure, a-t-il pu supporter ses premiers désordres? comment s'en est-il retiré par ce penchant trompeur fait pour égarer son sexe? et comment l'amour, qui perd tant d'honnêtes femmes, a-t-il pu venir à bout d'en faire une? Dis-moi, ma Claire; désumir deux cœurs qui s'aimaient sans se convenir; joindre ceux qui se convenaient sans s'entendre; faire triompher l'amour de l'amour même; du sein du vice et de l'opprobre tirer le bonheur et la vertu, délivrer son ami d'un monstre en lui créant pour ainsi dire une compagne... infortunée, il est vrai, mais aimable, honnête même, au moins si, comme j'ose le croire, on peut le redevenir: dis; celui qui aurait fait tout cela serait-il coupable? celui qui l'aurait souffert serait-il à blâmer?

Lady Bomston viendra donc ici! ici, mon ange! Qu'en penses-tu? Après tout, quel prodige ne doit pas être cette étonnante fille que son éducation perdit, que son cœur a sauvée, et pour qui l'amour fut la route de la vertu! Qui doit plus l'admirer que moi, qui fis tout le contraire, et que mon penchant seul égara quand tout concourait à me bien conduire? Je m'avilis moins, il est vrai; mais me suis-je élevée comme elle? ai-je évité tant de pièges et fait tant de sacrifices? Du dernier degré de la honte elle a su remonter au premier degré de l'honneur: elle est plus respectable cent fois que si jamais elle n'eût été coupable. Elle est sensible et vertueuse; que lui faut-il de plus pour nous ressembler? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeunesse, quel droit ai-je à plus d'indulgence? devant qui dois-je espérer de trouver grâce? et à quel honneur pourrais-je prétendre en refusant de l'honorer?

Hé bien! cousine, quand ma raison me dit cela, mon cœur en murmure; et, sans que je puisse expliquer pourquoi, j'ai peine à trouver bon qu'Edouard ait fait ce mariage et que son ami s'en soit mêlé. O l'opinion! l'opinion! qu'on a de peine à secouer son joug! toujours elle nous porte à l'injustice: le bien passé s'efface par le mal présent; le mal passé ne s'efface-t-il jamais par aucun bien?

J'ai laissé voir à mon mari mon inquiétude sur la conduite de Saint-Preux dans cette affaire. Il semble, ai-je dit, avoir honte d'en parler à ma cousine. Il est incapable de lâcheté, mais il est faible... trop d'indulgence pour les fautes d'un ami... Non, m'a-t-il dit, il a fait son devoir; il le fera, je le sais; je ne puis rien vous dire de plus; mais

Saint-Preux est un honnête garçon; je réponds de lui, vous en serez contente... Claire, il est impossible que Wolmar me trompe et qu'il se trompe. Un discours si positif m'a fait rentrer en moi-même; j'ai compris que tous mes scrupules ne venaient que de fausse délicatesse, et que, si j'étais moins vaine et plus équitable, je trouverais lady Bomston plus digne de son rang.

Mais laissons un peu lady Bomston, et revenons à nous. Ne sens-tu point trop en lisant cette lettre que nos amis reviendront plus tôt qu'ils n'étaient attendus? et le cœur ne te dit-il rien? ne bat-il point à présent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre et trop semblable au mien? ne songe-t-il point au danger de vivre familièrement avec un objet chéri, de le voir tous les jours, de loger sous le même toit? Et si mes erreurs ne m'ôtèrent point ton estime, mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi? Combien dans nos jeunes ans la raison, l'amitié, l'honneur, t'inspirèrent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriser! C'est mon tour maintenant, ma douce amie; et j'ai de plus, pour me faire écouter, la triste autorité de l'expérience. Ecoute-moi donc tandis qu'il est temps, de peur qu'après avoir passé la moitié

de ta vie à déplorer mes fautes, tu ne passes l'autre à déplorer les tiennes. Surtout ne te fie plus à cette gaieté folâtre qui garde celles qui n'ont rien à craindre et perd celles qui sont en danger. Claire! Claire, tu te moquais de l'amour une fois, mais c'est parce que tu ne le connaissais pas; et pour n'en avoir pas senti les traits, tu te croyais au-dessus de ses atteintes. Il se venge et rit à son tour. Apprends à te défier de sa traîtresse joie, ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chère amie, il est temps de te montrer à toi-même; car jusqu'ici tu ne t'es pas bien vue; tu t'es trompée sur ton caractère, et n'as pas su l'estimer ce que tu valais. Tu t'es fiée aux discours de la Chaillot: sur ta vivacité badine elle te jugea peu sensible; mais un cœur comme le tien était au-dessus de sa portée. La Chaillot n'était pas faite pour te connaître; personne au monde ne t'a bien connue, excepté moi seule. Notre ami même a plutôt senti que vu tout ton prix. Je t'ai laissé ton erreur tant qu'elle a pu t'être utile; à présent qu'elle te perdrait, il faut te l'ôter.

Tu es vive, et te crois peu sensible. Pauvre enfant, que tu t'abuses! ta vivacité même prouve le contraire: n'est-ce pas toujours sur des choses de sentiment qu'elle s'exerce? n'est-ce pas de ton cœur que viennent

les grâces de ton enjouement? tes railleries sont des signes d'intérêt plus touchants que les compliments d'une autre: tu caresses quand tu folâtres; tu ris, mais ton rire pénètre l'âme; tu ris, mais tu fais pleurer de tendresse, et je te vois presque toujours sérieuse avec les indifférents.

Si tu n'étais que ce que tu prétends être, dis-moi ce qui nous unirait si fort l'une à l'autre; où serait entre nous le lien d'une amitié sans exemple? par quel prodige un tel attachement serait-il venu chercher par préférence un cœur si peu capable d'attachement? Quoi! celle qui n'a vécu que pour son amie ne sait pas aimer! celle qui veut quitter père, époux, parents, et son pays, pour la suivre, ne sait préférer l'amitié à rien! Et qu'ai-je donc fait, moi qui porte un cœur sensible? Cousine, je me suis laissé aimer; et j'ai beaucoup fait, avec toute ma sensibilité, de te rendre une amitié qui valut la tienne.



La partie d'échecs. — LET. II.

Ces contradictions t'ont donné de ton caractère l'idée la plus bizarre qu'une folle comme toi pût jamais concevoir, c'est de te croire à la fois ardente amie et froide amante. Ne pouvant disconvenir du tendre attachement dont tu te sentais pénétrée, tu crus n'être capable que de celui-là. Hors ta Julie, tu ne pensais pas que rien pût t'émouvoir au monde : comme si les cœurs naturellement sensibles pouvaient ne l'être que pour un objet, et que, ne sachant aimer que moi, tu m'eusses pu bien aimer moi-même ! Tu demandais plaisamment si l'âme avait un sexe. Non, mon enfant, l'âme n'a point de sexe ; mais ses affections les distinguent, et tu commences trop à le sentir. Parce que le premier amant qui s'offrit ne t'avait pas émue, tu crus aussitôt ne pouvoir l'être ; parce que tu manquais d'amour pour ton soupirant, tu crus n'en pouvoir sentir pour personne. Quand il fut ton mari, tu l'aimas pourtant, et si fort que notre amitié même en souffrit : cette âme si peu sensible sut trouver à l'amour un supplément encore assez tendre pour satisfaire un honnête homme.

Pauvre cousine, c'est à toi désormais de résoudre tes propres doutes ; et s'il est vrai,

Ch' un freddo amante è mal sicuro amico,

Qu'un froid amant est un peu sûr ami (MÉRASSI).

J'ai grand'peur d'avoir maintenant une raison de trop pour compter sur toi. Mais il faut que j'achève de te dire là-dessus tout ce que je pense.

Je soupçonne que tu as aimé, sans le savoir, bien plus tôt que tu ne crois, ou du moins que le même penchant qui me perdit t'eût séduite si je ne t'avais prévenue. Conçois-tu qu'un sentiment si naturel et si doux puisse tarder si longtemps à naître ? conçois-tu qu'à l'âge où nous étions on puisse impunément se familiariser avec un jeune homme aimable, ou qu'avec tant de conformité dans tous nos goûts celui-ci seul ne nous eût pas été commun ? Non, mon ange ; tu l'aurais aimé, j'en suis sûre, si je ne l'eusse aimé la première. Moins faible et non moins sensible, tu aurais été plus sage que moi sans être plus heureuse. Mais quel penchant eût pu vaincre dans ton âme honnête l'horreur de la trahison et de l'infidélité ! L'amitié te sauva des pièges de l'amour ; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie, et tu rachetas ainsi ton cœur aux dépens du mien.



Julie surprise par M. de Wolmar et Saint-Preux. — LET. V.

Ces conjectures ne sont pas même si conjectures que tu penses ; et, si je voulais rappeler des temps qu'il faut oublier, il me serait aisé de trouver dans l'intérêt que tu croyais ne prendre qu'à moi seule un intérêt non moins vif pour ce qui m'était cher. N'osant l'aimer tu voulais que je l'aimasse : tu jugeas chacun de nous nécessaire au bonheur de l'autre ; et ce cœur, qu'on n'a point d'égal au monde, nous en hérita plus tendrement tous les deux. Sois sûre que, sans ta propre faiblesse, tu m'aurais été moins indulgente ; mais tu te serais repro-

ché sous le nom de jalousie une juste sévérité. Tu ne te sentais pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eût fallu vaincre ; et, craignant d'être perfide plutôt que sage, en immolant ton bonheur au nôtre, tu crus avoir assez fait pour la vertu.

Ma Claire, voilà ton histoire ; voilà comment ta tyrannique amitié me force à te savoir gré de ma honte, et à te remercier de mes torts. Ne crois pas pourtant que je veuille t'imiter en cela : je ne suis pas plus disposée à suivre ton exemple que toi le mien ; et comme tu n'as pas à craindre mes fautes, je n'ai plus, grâce au ciel, tes raisons d'indulgence. Quel plus digne usage ai-je à faire de la vertu que tu m'as rendue que de t'aider à la conserver ?



Laure. — LET. XII.

Il faut donc te dire encore mon avis sur ton état présent. La longue absence de notre maître n'a pas changé tes dispositions pour lui : ta liberté recouvrée et son retour ont produit une nouvelle époque dont l'amour a su profiter. Un nouveau sentiment n'est pas né dans ton cœur : celui qui s'y cacha si longtemps n'a fait que se mettre plus à l'aise. Fière d'oser te l'avouer à toi-même, tu t'es pressée de me le dire. Cet aveu te semblait presque nécessaire pour le rendre tout à fait innocent ; en devenant un crime pour ton amie, il cessait d'en être un pour toi ; et peut-être ne t'es-tu livrée au mal que tu combattais depuis tant d'années, que pour mieux achever de m'en guérir.

J'ai senti tout cela, ma chère ; je me suis peu alarmée d'un penchant qui me servait de sauvegarde, et que tu n'avais point à te reprocher. Cet hiver, que nous avons passé tous ensemble au sein de la paix et de l'amitié, m'a donné plus de confiance encore en voyant que, loin de rien perdre de ta gaieté, tu semblais l'avoir augmentée. Je t'ai vue tendre, empressée, attentive, mais franche dans tes caresses, naïve dans tes jeux, sans mystère, sans ruse en toutes choses ; et dans tes plus vives agaceries la joie de l'innocence réparait tout.

Depuis notre entretien de l'Elysée je ne suis plus si contente de toi ; je te trouve triste et rêveuse ; tu te plais seule autant qu'avec ton amie : tu n'as pas changé de langage, mais d'accent ; tes plaisanteries sont plus timides : tu n'oses plus parler de lui si souvent, on dirait que tu crains toujours qu'il ne t'écoute ; et l'on voit à ton inquiétude que tu attends de ses nouvelles plutôt que tu n'en demandes.

Je tremble, bonne cousine, que tu ne sentes pas tout ton mal, et que le trait soit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois-moi, sonde bien ton cœur malade ; dis-toi bien, je le répète, si, quelque sage qu'on puisse être, on peut sans risque demeurer longtemps avec ce qu'on aime, et si la confiance qui me perdit est tout à fait sans danger pour toi. Vous êtes libres tous deux ; c'est précisément ce qui rend les occasions plus suspectes. Il n'y a point dans un cœur vertueux de faiblesse qui cède aux remords ; et je conviens avec toi qu'en est toujours assez forte contre le crime : mais hélas ! qui peut se garantir d'être faible ? Cependant regarde les suites, songe aux effets de

état de guerre, et que pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre soi ? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre âme prête à tout événement. Si chercher les occasions c'est mériter d'y succomber, les fuir avec trop de soin c'est souvent nous refuser à de grands devoirs, et il n'est pas bon de songer sans cesse aux tentations, même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des moments dangereux ni des tête-à-tête avec des femmes ; mais, dans quelque situation que me place désormais la Providence, j'ai pour sûreté de moi les huit mois que j'ai passés à Clarens, et ne crains plus que personne m'ôte le prix que vous m'avez fait mériter. Je ne serai pas plus faible que je n'ai été ; je n'aurai pas de plus grands combats à rendre. J'ai senti l'amertume des remords ; j'ai goûté les douceurs de la victoire. Après de telles comparaisons, on n'hésite plus sur le choix ; tout, jusqu'à mes fautes passées, m'est garant de l'avenir.

Sans vouloir entrer avec vous dans de nouvelles discussions sur l'ordre de l'univers et sur la direction des êtres qui le composent, je me contenterai de vous dire que, sur des questions si fort au-dessus de l'homme, il ne peut juger des choses qu'il ne voit pas que par induction sur celles qu'il voit, et que toutes les analogies sont pour ces lois générales que vous semblez rejeter. La raison même, et les plus

saines idées que nous pouvons nous former de l'Être suprême, sont très-favorables à cette opinion ; car, bien que sa puissance n'ait pas besoin de méthode pour abréger le travail, il est digne de sa sagesse de préférer pourtant les voies les plus simples, afin qu'il n'y ait rien d'inutile dans les moyens non plus que dans les effets. En créant l'homme, il l'a doté de toutes les facultés nécessaires pour accomplir ce qu'il exigeait de lui ; et, quand nous lui demandons le pouvoir de bien faire, nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déjà donné. Il nous a donné la raison pour connaître ce qui est bien, la conscience pour l'aimer, et la liberté pour le choisir. C'est dans ces dons sublimes que consiste la grâce divine ; et, comme nous les avons tous reçus, nous en sommes tous comptables.

J'entends beaucoup raisonner contre la liberté de l'homme, et je méprise tous ces sophismes, parce qu'un raisonneur a beau me prouver que je ne suis pas libre, le sentiment intérieur, plus fort que tous ces arguments, les dément sans cesse ; et, quelque parti que je prenne, dans quelque délibération que ce soit, je sens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces subtilités de l'école sont vaines précisément parce qu'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout aussi bien la vérité que le mensonge, et que, soit que la liberté existe ou non, elles peuvent servir également à prouver qu'elle n'existe pas. A entendre ces gens-là, Dieu même ne serait pas libre, et ce mot de liberté n'aurait aucun sens. Ils triomphent, non d'avoir résolu la question, mais d'avoir mis à sa place une chimère. Ils commencent par supposer que tout être intelligent est purement passif, et puis ils déduisent de cette supposition des conséquences pour prouver qu'il n'est pas actif. La commode méthode qu'ils ont trouvée là ! S'ils accusent leurs adversaires de raisonner de même, ils ont tort. Nous ne nous supposons point actifs et libres, nous sentons que nous le sommes. C'est à eux de prouver non-seulement que ce sentiment pourrait nous tromper, mais qu'il nous trompe en effet. L'évêque de Cloyne a démontré

que, sans rien changer aux apparences, la matière et les corps pourraient ne pas exister : est-ce assez pour affirmer qu'ils n'existent pas ? En tout ceci, la seule apparence coûte plus que la réalité : je m'en tiens à ce qui est plus simple.

Je ne crois donc pas qu'après avoir pourvu de toute manière aux besoins de l'homme, Dieu accorde à l'un plutôt qu'à l'autre des secours extraordinaires, dont celui qui abuse des secours communs à tous est indigne, et dont celui qui en use bien n'a pas besoin. Cette acception de personnes est injurieuse à la justice divine. Quand cette dure et décourageante doctrine se déduirait de l'Écriture même, mon premier devoir n'est-il pas d'honorer Dieu ? Quelque respect que je doive au texte sacré, j'en dois plus encore à son auteur ; et j'aimerais mieux croire la Bible falsifiée ou inintelligible que Dieu injuste ou malaisant. Saint Paul ne veut pas que le vase dise au potier, Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? Cela est fort bien si le potier n'exige du vase que des services qu'il l'a mis en état de lui rendre ; mais s'il s'en prenait au vase de n'être pas propre à un usage pour lequel il ne l'aurait pas fait, le vase aurait-il tort de lui dire, Pourquoi m'as-tu fait ainsi ?

S'ensuit-il de là que la prière soit inutile ? A Dieu ne plaise que je m'ôte cette ressource contre mes faiblesses ! Tous les actes de l'entendement qui nous élèvent à Dieu nous portent au-dessus de nous-mêmes ; en implorant son secours, nous apprenons à le trouver. Ce n'est pas lui qui nous change, c'est nous qui nous changeons en nous élevant à lui. Tout ce qu'on lui demande comme il faut, on se le donne ; et, comme vous l'avez dit, on augmente sa force en reconnaissant sa faiblesse. Mais, si l'on abuse de l'oraison et qu'on devienne mystique, on se perd à force de s'élever ; en cherchant la grâce, on renonce à la raison ; pour obtenir un don du ciel, on en foule aux pieds un autre ; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumières qu'il nous a données. Qui sommes-nous pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle ?

Vous le savez, il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre est trop pure pour arriver jamais à ce point ; mais l'excès qui produit l'égarement commence avant lui, et c'est de ce premier terme que vous avez à vous défier. Je vous ai souvent entendue blâmer les extases des ascétiques ; savez-vous comment elles viennent ? en prolongeant le temps qu'on donne à la prière plus que ne le permet la faiblesse humaine. Alors

l'esprit s'épuise, l'imagination s'allume et donne des visions ; on devient inspiré, prophète, et il n'y a plus ni sens ni génie qui garantisse du fanatisme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet, vous vous recueillez, vous priez sans cesse ; vous ne voyez pas encore les piétistes, mais vous lisez leurs livres. Je n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénelon ; mais que faites-vous de ceux de sa disciple ? Vous lisez Murali ; je le lis aussi ; mais je choisis ses lettres, et vous choisissez son instinct divin. Voyez comment il a fini, déplorez les égarements de cet homme sage, et songez à vous. Femme pieuse et chrétienne, allez-vous n'être plus qu'une dévote ?

Chère et respectable amie, je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant, et vous donne les miens avec le zèle d'un père. Depuis que la vertu, loin de rompre nos liens, les a rendus indissolubles, ses devoirs



Saint-Preux baise la main de Claire. — LET. II.

se confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous conviennent, le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne se parlent, jamais nos yeux ne se rencontrent, sans offrir à tous deux un objet d'honneur et de gloire qui nous élève conjointement ; et la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais si les délibérations sont communes, la décision ne l'est pas ; elle appartient à vous seule. O vous qui fîtes toujours mon sort, ne cessez point d'en être l'arbitre ; pesez mes réflexions, prononcez ; quoi que vous ordonniez de moi, je me soumetts ; je serai digne au moins que vous ne cessiez pas de me conduire. Dussé-je ne vous plus revoir, vous me serez toujours présente, vous présiderez toujours à mes actions ; dussiez-vous m'ôter l'honneur d'élever vos enfants, vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous ; ce sont les enfants de votre âme, la mienne les adopte, et rien ne les lui peut ravir.

Parlez-moi sans détour, Julie. A présent que je vous ai bien expliqué ce que je sens et ce que je pense, dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Vous savez à quel point mon sort est lié à celui de mon illustre ami. Je ne l'ai point consulté dans cette occasion, je ne lui ai montré ni cette lettre ni la vôtre. S'il apprend que vous désapprouviez son projet, ou plutôt celui de votre époux, il le désapprouvera lui-même ; et je suis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos scrupules ; il convient seulement qu'il les ignore jusqu'à votre entière décision. En attendant, je trouverai, pour différer notre départ, des prétextes qui pourront le surprendre, mais auxquels il acquiescera sûrement. Pour moi, j'aime mieux ne vous plus voir que de vous revoir pour vous dire un nouvel adieu. Apprendre à vivre chez vous en étranger est une humiliation que je n'ai pas méritée.

LETTRE VIII.

DE MADAME DE WOLMAR
A SAINT-PREUX.

Hé bien ! ne voilà-t-il pas encore votre imagination effarouchée ? et sur quoi, je vous prie ? sur les plus vrais témoignages d'estime et d'amitié que vous avez jamais reçus de moi ; sur les paisibles réflexions que le soin de votre vrai bonheur m'inspire ; sur la proposition la plus obligeante, la plus avantageuse, la plus honorable qui vous ait jamais été faite ; sur l'empressement, indiscret peut-être, de vous unir à ma famille par des nœuds indissolubles ; sur le désir de faire mon allié, mon parent, d'un ingrat qui croit et feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. Pour vous tirer de l'inquiétude où vous paraissez être, il ne fallait que prendre ce que je vous écris dans son sens le plus naturel. Mais il y a longtemps que vous aimez à vous tourmenter par vos injustices. Votre lettre est, comme votre vie, sublime et rampante, pleine de force et de puérilité. Mon cher philosophe, ne cesserez-vous jamais d'être enfant ?

Où avez-vous donc pris que je songeasse à vous imposer des lois, à rompre avec vous, et, pour me servir de vos termes, à vous renvoyer au bout du monde ? De bonne foi, trouvez-vous là l'esprit de ma lettre ? Tout au contraire : en jouissant d'avance du plaisir de vivre avec vous, j'ai craint les inconvénients qui pouvaient le troubler ; je me suis occupée des moyens de prévenir ces inconvénients d'une manière agréable

et douce, en vous faisant un sort digne de votre mérite et de mon attachement pour vous. Voilà tout mon crime : il n'y avait pas là, ce me semble, de quoi vous alarmer si fort.

Vous avez tort, mon ami ; car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher ; mais vous aimez à vous le faire redire ; et comme je n'aime guère moins à le répéter, il vous est aisé d'obtenir ce que vous voulez, sans que la plainte et l'humeur s'en mêlent.

Soyez donc bien sûr que si votre séjour ici vous est agréable, il me l'est tout autant qu'à vous, et que, de tout ce que M. de Wolmar a fait pour moi, rien ne m'est plus sensible que le soin qu'il a pris de vous appeler dans sa maison, et de vous mettre en état d'y rester. J'en conviens avec plaisir, nous sommes utiles l'un à l'autre. Plus propres à recevoir de bons avis qu'à les prendre de nous-mêmes, nous avons tous deux besoin de guides. Et qui saura mieux ce qui convient à l'un, que l'autre qui le connaît si bien ? Qui sentira mieux le danger de s'égarer par tout ce que coûte un retour pénible ? Quel objet peut mieux nous rappeler ce danger ? Devant qui rougirions-nous autant d'avilir un si grand sacrifice ? Après avoir rompu de tels liens, ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'indigne du motif qui nous les fit rompre ? Oui, c'est une fidélité que je veux vous garder toujours de vous

prendre à témoin de toutes les actions de ma vie, et de vous dire, à chaque sentiment qui m'anime, voilà ce que je vous ai préféré. Ah ! mon ami, je sais rendre honneur à ce que mon cœur a si bien senti. Je puis être faible devant toute la terre, mais je réponds de moi devant vous.

C'est dans cette délicatesse qui survit toujours au véritable amour, plutôt que dans les subtiles distinctions de M. de Wolmar, qu'il faut chercher la raison de cette élévation d'âme et de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre, et que je crois sentir comme vous. Cette explication du moins est plus naturelle, plus honorable à nos cœurs que la sienne, et vaut mieux pour s'encourager à bien faire, ce qui suffit pour la préférer. Ainsi croyez que, loin d'être dans la disposition bizarre où vous me supposez, celle où je suis est directement contraire ; que s'il fallait renoncer au projet de nous réunir, je regarderais ce changement comme un grand malheur pour vous, pour moi, pour mes enfants, et pour mon mari même, qui, vous le savez, entre pour beaucoup dans les raisons que j'ai de vous désirer ici. Mais, pour ne parler que de mon inclination particulière, souvenez-vous du moment de votre arrivée :



Chute de l'enfant à l'eau. — LET. X.

marquai-je moins de joie à vous voir que vous n'en eûtes en m'abordant ? Vous a-t-il paru que votre séjour à Clarens me fût ennuyeux ou pénible ? Avez-vous jugé que je vous en visse partir avec plaisir ? Faut-il aller jusqu'au bout et vous parler avec ma franchise ordinaire ? Je vous avouerai sans détour que les six derniers mois que nous avons passés ensemble ont été le temps le plus doux de ma vie, et que j'ai goûté dans ce court espace tous les biens dont ma sensibilité m'ait fourni l'idée.

Je n'oublierai jamais un jour de cet hiver où, après avoir fait en commun la lecture de vos voyages et celle des aventures de votre ami, nous soupâmes dans la salle d'Apollon, et où, songeant à la félicité que Dieu m'envoyait en ce monde, je vis autour de moi mon père, mon

Oui, me dit-elle tout bas, je parle trop pour une malade, mais non pas pour une mourante; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raisonnements, je n'en fais plus, mais j'en ai fait. Je savais en santé qu'il fallait mourir. J'ai souvent réfléchi sur ma dernière maladie; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne suis plus en état de penser ni de résoudre; je ne fais que dire ce que j'avais pensé, et pratiquer ce que j'avais résolu.

Le reste de la journée, à quelques accidents près, se passa avec la même tranquillité, et presque de la même manière que quand tout le monde se portait bien. Julie était, comme en pleine santé, douce et caressante; elle parlait avec le même sens, avec la même liberté d'esprit, même d'un air serein qui allait quelquefois jusqu'à la gaieté; enfin, je continuais de démêler dans ses yeux un certain mouvement de joie qui m'inquiétait de plus en plus, et sur lequel je résolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même soir. Comme elle vit que je m'étais ménagé un tête-à-tête, elle me dit : Vous m'avez prévenue, j'avais à vous parler. Fort bien, lui dis-je; mais puisque j'ai pris les devants, laissez-moi m'expliquer le premier.

Alors, m'étant assis auprès d'elle, et la regardant fixement, je lui dis : Julie, ma chère Julie! vous avez navré mon cœur : hélas! vous avez attendu bien tard! Oui, continuai-je, voyant qu'elle me regardait avec surprise, je vous ai pénétrée, vous vous réjouissez de mourir; vous êtes bien aise de me quitter. Rappelez-vous la conduite de votre époux depuis que nous vivons ensemble : ai-je mérité de votre part un sentiment si cruel? A l'instant, elle me prit les mains, et de ce ton qui savait aller chercher l'âme : Qui? moi? je veux vous quitter? Est-ce ainsi que vous lisez dans mon cœur? Avez-vous si tôt oublié notre entretien d'hier? Cependant, repris-je, vous mourez contente... je l'ai vue... je le vois... Arrêtez, dit-elle : il est vrai, je meurs contente; mais c'est de mourir comme j'ai vécu, digne d'être votre épouse. Ne m'en demandez pas davantage, je ne vous dirai rien de plus; mais voici, continuai-elle en tirant un papier de dessous son chevet, où vous achèverez d'éclaircir ce mystère. Ce papier était une lettre; et je vis qu'elle vous était adressée. Je vous la remis ouverte, ajouta-t-elle en me la donnant, afin qu'après l'avoir lue vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la supprimer, selon ce que vous trouverez le plus convenable à votre sagesse et à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne serai plus; et je suis si sûre de ce que vous ferez à ma prière, que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette lettre, cher Saint-Preux, est celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau savoir que celle qui l'a écrite est morte, j'ai peine à croire qu'elle n'est plus rien.

Elle me parla ensuite de son père avec inquiétude. Quoi! dit-elle, il sait sa fille en danger, et je n'entends point parler de lui! Lui serait-il arrivé quelque malheur? Aurait-il cessé de m'aimer? Quoi! mon père!... ce père si tendre... m'abandonner ainsi! me laisser mourir sans le voir!... sans recevoir sa bénédiction... ses derniers embrassements!... O Dieu! quels reproches amers il se fera quand il ne me trouvera plus! Cette réflexion lui était douloureuse. Je jugeai qu'elle supporterait plus

aisément l'idée de son père malade que celle de son père indifférent. Je pris le parti de lui avouer la vérité. En effet, l'alarme qu'elle en conçut se trouva moins cruelle que ses premiers soupçons. Cependant la pensée de ne plus le revoir l'affecta vivement. Hélas! dit-elle, que deviendra-t-il après moi? à quoi tiendra-t-il? Survivre à toute sa famille! quelle vie sera la sienne? Il sera seul, il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux où l'horreur de la mort se faisait sentir, et où la nature prenait son empire. Elle soupira, joignit les mains, leva les yeux; et je vis qu'en effet elle employait cette difficile prière qu'elle avait dit être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me sens faible, dit-elle; je prévois que cet entretien pourrait être le dernier que nous aurons ensemble. Au nom de notre union, au nom de nos chers enfants qui en sont le gage, ne soyez plus injuste envers votre épouse. Moi, me réjouir de vous quitter! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuse et sage, vous de tous les hommes celui qui me convenait le plus, le seul peut-être avec qui je pouvais faire un bon ménage et devenir une femme de bien! Ah! croyez que si je mettais un prix à la vie, c'était pour la passer avec vous. Ces mots, prononcés avec tendresse, m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ses mains que je tenais dans les

miennes, je les sentis se mouiller de mes pleurs. Je ne croyais pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naissance, ce seront les derniers jusqu'à ma mort. Après en avoir versé pour Julie, il n'en faut plus verser pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fatigue. La préparation de madame d'Orbe durant la nuit, la scène des enfants le matin, celle du ministre l'après-midi, l'entretien du soir avec moi, l'avaient jetée dans l'épuisement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit-là que les précédentes, soit à cause de sa faiblesse, soit qu'en effet la fièvre et le redoublement fussent moindres.

Le lendemain, dans la matinée, on vint me dire qu'un homme très-mal mis demandait avec beaucoup d'empressement à voir madame en particulier. On lui avait dit l'état où elle était; il avait insisté, disant qu'il s'agissait d'une bonne action, qu'il connaissait bien madame de Wolmar, et qu'il savait que tant qu'elle respirerait elle aimerait à en faire de telles. Comme elle avait établi pour règle inviolable de ne jamais rebuter personne, et surtout les malheureux, on me parla de cet homme avec tant de bienveillance que je ne pus le renvoyer. Je le fis venir. Il était presque en guenilles, il avait l'air et le ton de la misère;

au reste, je n'aperçus rien dans sa physionomie et dans ses propos qui me fit mal augurer de lui. Il s'obstinait à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis que s'il ne s'agissait que de quelques secours pour lui aider à vivre, sans importuner pour cela une femme à l'extrémité, je ferais ce qu'elle aurait pu faire. Non, dit-il, je ne demande point d'argent, quoique j'en aie grand besoin; je demande un bien qui m'appartient, un bien que j'estime plus que tous les trésors de la terre, un bien que j'ai perdu par ma faute, et que madame seule, de qui je le tiens, peut me rendre une seconde fois.

Ce discours, auquel je ne compris rien, me détermina pourtant. Un malhonnête homme eût pu dire la même chose, mais il ne l'eût jamais



Mort de Julie. — LET. XI.

dite du même ton. Il exigeait du mystère, ni laquais ni femme de chambre. Ces précautions me semblaient bizarres ; toutefois je les pris ; enfin je le lui menai. Il m'avait dit être connu de madame d'Orbe : il passa devant elle ; elle ne le reconnut point, et j'en fus peu surpris. Pour Julie, elle le reconnut à l'instant, et, le voyant dans ce triste équipage, elle me reprocha de l'y avoir laissé. Cette reconnaissance fut touchante. Claire, éveillée par le bruit, s'approche et le reconnaît à la fin, non sans donner aussi quelques signes de joie ; mais les témoignages de son bon cœur s'éteignaient dans sa profonde affliction : un seul sentiment absorbait tout ; elle n'était plus sensible à rien.



Madame de Wolmar s'oublie en pensant à Saint-Preux. — LET. VIII.

Je n'ai pas besoin, je crois, de vous dire qui était cet homme. Sa présence rappela bien des souvenirs. Mais, tandis que Julie le consolait et lui donnait de bonnes espérances, elle fut saisie d'un violent étouffement, et se trouva si mal qu'on crut qu'elle allait expirer. Pour ne pas faire scène, et prévenir les distractions dans un moment où il ne fallait songer qu'à la secourir, je fis passer l'homme dans le cabinet, l'avertissant de le fermer sur lui. La Fanchon fut appelée, et à force de temps et de soins la malade revint enfin de sa pâmoison. En nous voyant tous consternés autour d'elle, elle nous dit : Mes enfants, ce n'est qu'un essai ; cela n'est pas si cruel qu'on pense.

Le calme se rétablit ; mais l'alarme avait été si chaude qu'elle me fit oublier l'homme dans le cabinet ; et quand Julie me demanda tout bas ce qu'il était devenu, le couvert était mis, tout le monde était là. Je voulus entrer pour lui parler, mais il avait fermé la porte en dedans, comme je lui avais dit ; il fallut attendre après le dîner pour le faire sortir.

Durant le repas, du Bosson qui s'y trouvait, parlant d'une jeune veuve qu'on disait se remarier, ajouta quelque chose sur le triste sort des veuves. Il y en a, dis-je, de bien plus à plaindre encore ; ce sont les veuves dont les maris sont vivants. Cela est vrai, reprit Fanchon, qui vit que ce discours s'adressait à elle, surtout quand ils leur sont chers. Alors l'entretien tomba sur le sien ; et, comme elle en avait parlé avec affection dans tous les temps, il était naturel qu'elle en parlât de même au moment où la perte de sa bienfaitrice allait lui rendre la sienne encore plus rude. C'est aussi ce qu'elle fit en termes très-touchants, louant son bon naturel, déplorant les mauvais exemples qui l'avaient séduit, et le regrettant si sincèrement que, déjà disposée à la tristesse, elle s'émut jusqu'à pleurer. Tout à coup le cabinet s'ouvre, l'homme en guenilles en sort impétueusement, se précipite à ses genoux, les embrasse, et fond en larmes. Elle tenait un verre ; il lui échappe : Ah ! malheureux ! d'où viens-tu ? elle se laisse aller sur lui, et serait tombée en faiblesse si l'on n'eût été prompt à la secourir.

Le reste est facile à imaginer. En un moment on sut par toute la maison que Claude Anet était arrivé. Le mari de la bonne Fanchon ! quelle fête ! A peine était-il hors de la chambre qu'il fut équipé. Si chacun n'avait eu que deux chemises, Anet en aurait autant eu lui tout seul qu'il en serait resté à tous les autres. Quand je sortis pour le faire habiller, je trouvai qu'on m'avait si bien prévenu qu'il fallut user d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avaient fourni.

Cependant Fanchon ne voulait point quitter sa maîtresse. Pour lui faire donner quelques heures à son mari, on prétextait que les enfants avaient besoin de prendre l'air, et tous deux furent chargés de les conduire.

Cette scène n'incommoda point la malade comme les précédentes ; elle n'avait rien eu que d'agréable, et ne lui fit que du bien. Nous passâmes l'après-midi, Claire et moi, seuls auprès d'elle, et nous eûmes deux heures d'un entretien paisible, qu'elle rendit le plus intéressant, le plus charmant que nous eussions jamais eu.

Elle commença par quelques observations sur le touchant spectacle qui venait de nous frapper, et qui lui rappelait si vivement les premiers temps de sa jeunesse ; puis, suivant le fil des événements, elle fit une courte récapitulation de sa vie entière pour montrer qu'à tout prendre elle avait été douce et fortunée, que de degrés en degrés elle était montée au comble du bonheur permis sur la terre, et que l'accident qui terminait ses jours au milieu de leur course marquait, selon toute apparence, dans sa carrière naturelle, le point de séparation des biens et des maux.

Elle remercia le ciel de lui avoir donné un cœur sensible et porté au bien, un entendement sain, une figure prévenante ; de l'avoir fait naître dans un pays de liberté et non parmi des esclaves, d'une famille honorable et non d'une race de malfaiteurs, dans une honnête fortune et non dans les grandeurs du monde qui corrompent l'âme, ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle se félicita d'être née d'un père et d'une mère tous deux vertueux et bons, pleins de droiture et d'honneur, et qui, tempérant les défauts l'un de l'autre, avaient formé sa raison sur la leur sans lui donner leur faiblesse ou leurs préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raisonnable et sainte, qui, loin d'abrutir l'homme, l'ennoblit et l'éleve ; qui, ne favorisant ni l'impiété ni le fanatisme, permet d'être sage et de croire, d'être humain et pieux tout à la fois.



Réveries de madame de Wolmar. — LET. VIII.

Après cela, serrant la main de sa cousine qu'elle tenait dans la sienne, et la regardant de cet œil que vous devez connaître et que la langueur rendait encore plus touchant : Tous ces biens, dit-elle, ont été donnés à mille autres ; mais celui-ci !... le ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étais femme, et j'eus une amie : il nous fit naître en même temps ; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'est jamais démenti ; il fit nos cœurs l'un pour l'autre ; il nous unit dès le berceau ; je l'ai conservée tout le temps de ma vie, et sa main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde, et je ne me vante plus de rien. Quels sages conseils ne m'a-t-elle pas donnés ? de quels périls ne m'a-t-elle pas sauvée ? de quels maux ne me consolait-elle pas ? Qu'eussé-je été sans elle ? que n'eût-elle pas fait de moi si je l'avais mieux écoutée ? Je la vaudrais peut-être aujourd'hui ! Claire, pour toute réponse, baissa la tête sur le sein de son amie, et voulut soulager ses sanglots par des pleurs : il ne fut

sévère pour fuir les regards d'un objet charmant qui ne lui demande que de se laisser aimer? où est celui dont les larmes de deux beaux yeux n'enflent pas un peu le cœur honnête! où est l'homme bienfaisant dont l'utile amour-propre n'aime pas à jouir du fruit de ses soins? Il avait rendu Laure trop estimable pour ne faire que l'estimer.

La marquise, n'ayant pu obtenir qu'il cessât de voir cette infortunée, devint furieuse. Sans avoir le courage de rompre avec lui, elle le prit dans une espèce d'horreur. Elle frémissait en voyant entrer son carrosse; le bruit de ses pas, en montant l'escalier, la faisait palpiter d'effroi. Elle était prête à se trouver mal à sa vue. Elle avait le cœur serré tant qu'il restait auprès d'elle; quand il partait, elle l'accablait d'imprécations: sitôt qu'elle ne le voyait plus, elle pleurait de rage; elle ne parlait que de vengeance; son dépit sanguinaire ne lui dictait que des projets dignes d'elle. Elle fit plusieurs fois attaquer Edouard sortant du couvent de Laure; elle lui tendit des pièges à elle-même pour l'en faire sortir et l'enlever. Tout cela ne put le guérir. Il retournait le lendemain chez celle qui l'avait voulu faire assassiner la veille; et toujours avec son chimérique projet de la rendre à la raison, il exposait la sienne, et nourrissait sa faiblesse du zèle de sa vertu.

Au bout de quelques mois, le marquis, mal guéri de sa blessure, mourut en Allemagne, peut-être de douleur de la mauvaise conduite de sa femme. Cet événement, qui devait rapprocher Edouard de la marquise, ne servit qu'à l'en éloigner encore plus. Il lui trouva tant d'empressément à mettre à profit sa liberté recouvrée, qu'il frémit de s'en prévaloir. Le seul doute si la blessure du marquis n'avait point contribué à sa mort effraya son cœur et fit taire ses desirs. Il se disait: Les droits d'un époux meurent avec lui pour tout autre; mais pour son meurtrier ils lui survivent et deviennent inviolables. Quand l'humanité, la vertu, les lois, ne prescriraient rien sur ce point, la raison seule ne nous dit-elle pas que les plaisirs attachés à la reproduction des hommes ne doivent point être le prix de leur sang? sans quoi les moyens destinés à nous donner la vie seraient des sources de mort, et le genre humain périrait par les soins qui doivent le conserver.

Il passa plusieurs années ainsi partagé entre deux maîtresses, flottant sans cesse de l'une à l'autre, souvent voulant renoncer à toutes deux, et n'en pouvant quitter aucune; repoussé par cent raisons, rappelé par mille sentiments, et chaque jour plus serré dans ses liens par ses vains efforts pour les rompre, cédant tantôt au penchant et tantôt au devoir; allant de Londres à Rome et de Rome à Londres, sans pouvoir se fixer nulle part; toujours ardent, vif, passionné, jamais faible ni coupable, et fort de son âme grande et belle quand il pensait ne l'être que de sa raison; enfin tous les jours méditant des folies, et tous les jours revenant à lui, prêt à briser ses indignes fers. C'est dans ces premiers moments de dégoût qu'il faillit s'attacher à Julie; et il parait sûr qu'il l'eût fait s'il n'eût pas trouvé la place prise.

Cependant la marquise perdait toujours du terrain par ses vices;

Laure en gagnait par ses vertus. Au surplus, la constance était égale des deux côtés; mais le mérite n'était pas le même; et la marquise, avilie, dégradée par tant de crimes, finit par donner à son amour sans espoir les suppléments que n'avait pu supporter celui de Laure. A chaque voyage, Bomston trouvait à celle-ci de nouvelles perfections: elle avait appris l'anglais, elle savait par cœur tout ce qu'il lui avait conseillé de lire; elle s'instruisait dans toutes les connaissances qu'il paraissait aimer; elle cherchait à mouler son âme sur la sienne, et ce qu'il y restait de son fonds ne la déparait pas. Elle était encore dans l'âge où la beauté croît avec les années. La marquise était dans celui où elle ne fait plus que décliner; et quoiqu'elle eût ce ton du sentiment qui plait et qui touche, qu'elle parlât d'humanité, de fidélité, de vertus, avec grâce, tout cela devenait ridicule par sa conduite, et sa réputation démentait tous ces beaux discours. Edouard la connaissait trop pour en espérer plus rien: il s'en détachait insensiblement sans pouvoir s'en détacher tout à fait; il s'approchait toujours de l'indifférence sans pouvoir jamais y arriver; son cœur le rappelait sans cesse chez la marquise; ses pieds l'y portaient sans qu'il y songeât. Un homme sensible n'oublie jamais, quoi qu'il fasse, l'intimité dans laquelle il a vécu. A force d'intrigues, de ruses, de noirceurs, elle parvint enfin à s'en faire mépriser; mais il la méprisa sans cesser de la plaindre, sans pouvoir jamais oublier ce qu'elle avait fait pour lui ni ce qu'il avait senti pour elle.

Ainsi dominé par ses habitudes encore plus que par ses penchants, Edouard ne pouvait rompre les attachements qui l'attiraient à Rome. Les douceurs d'un ménage heureux lui firent désirer d'en établir un semblable avant de vieillir. Quelquefois il se taxait d'injustice, d'ingratitude même, envers la marquise, et n'imputait qu'à sa passion les vices de son caractère; quelquefois il oubliait le premier état de Laure, et son cœur franchissait sans y songer la barrière qui le séparait d'elle. Toujours cherchant dans sa raison des excuses à son penchant, il se fit de son dernier voyage un motif pour éprouver son ami, sans songer qu'il s'exposait lui-même à une épreuve dans laquelle il aurait succombé sans lui.

Le succès de cette entreprise et le dénoûment des scènes qui s'y rapportent sont détaillés dans la douzième lettre de la cinquième partie et dans la troisième de la sixième, de manière à n'avoir plus rien d'obscur à la suite de l'abrégé précédent. Edouard, aimé de deux maîtresses sans en posséder aucune, parait d'abord dans une situation risible: mais sa vertu lui donnait en lui-même une jouissance plus douce que celle de la beauté, et qui ne s'épuise pas comme elle. Plus heureux des plaisirs qu'il se refusait que le voluptueux n'est de ceux qu'il goûte, il aimait plus longtemps, resta libre, et jouit mieux de la vie que ceux qui l'usent. Aveugles que nous sommes, nous la passons tous à courir après nos chimères. Eh! ne saurons-nous jamais que de toutes les folies des hommes il n'y a que celles du juste qui le rendent heureux?

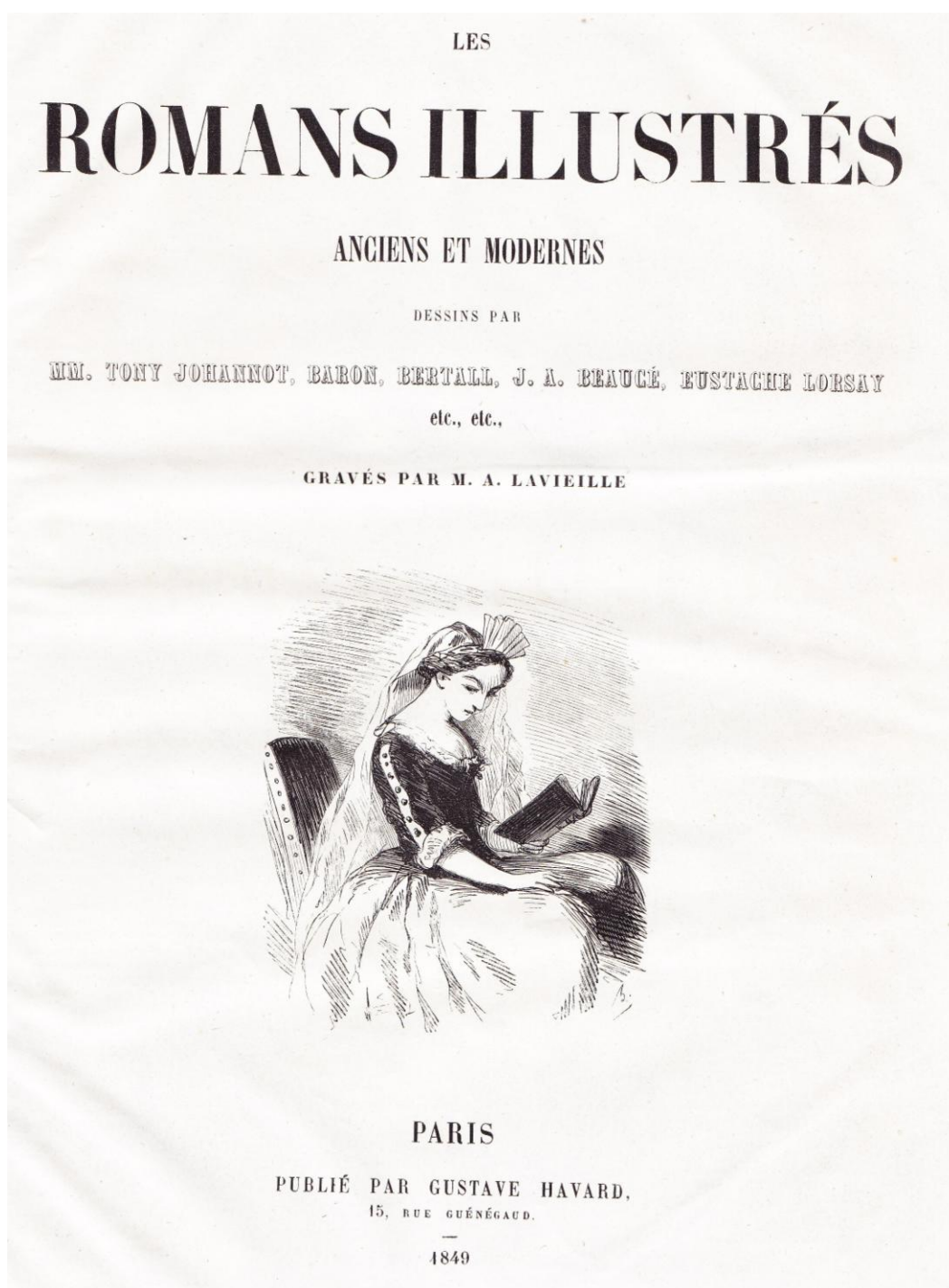
FIN DE LA NOUVELLE HÉLOÏSE ET DES AMOURS DE MILORD ÉDOUARD BOMSTON.



Fureurs de la marquise.

BIBLIOGRAPHIE.

« *la nouvelle Héloïse* » de Jean-Jacques ROUSSEAU, dans *Romans contes et nouvelles illustrés*, Paris, édité par Gustave Havard, 1849, in-4° (31 x 21 cm), 160 pages.



Antoine dit Tony JOHANNOT (1803-1852) :

https://data.bnf.fr/fr/11908886/tony_johannot/

Éléments biographiques relatifs in Pierre **GUSMAN**, *La gravure sur bois en France au XIX^e siècle* (Paris, Editions Albert Morancé, 1929), pages 62-67

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=JOHANNOT%20TONY%20ILLUSTRATEUR%20GRAVE%20SUR%20BOIS%20BIOGRAPHIE%201929%20in%20GUSMAN%20GRAVURE%20SUR%20BOIS%20EN%20FRANCE%2019S%20pp62-67.pdf>

Louis BRUGNOT (1814-1845)

https://data.bnf.fr/fr/14878457/louis_brugnot/

<https://www.idref.fr/136895972>

Éléments biographiques in **GUSMAN**, Pierre ; *La gravure sur bois en France au XIX^e siècle* (Paris, Editions Albert Morancé, 1929), pages 157.

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=LOUIS%20BRUGNOT%20GRAVEUR%20BIOGRAPHIE%20GUSMAN%20GRAVURE%20SUR%20BOIS%201929%20P157.pdf>

BLACHON, Remi ; *La gravure sur bois au XIX^e siècle : l'âge du bois debout* ; Paris, Les éditions de l'amateur ; 2001, 287 pages. (Index des graveurs, illustrateurs, peintres, éditeurs et imprimeurs)

GUSMAN, Pierre ; *La gravure sur bois en France au XIX^e siècle* ; Paris, Editions Albert Morancé ; 1929, 321 pages + 96 planches hors texte.

24 illustrations réalisées par un ou des illustrateur(s) non identifié(s), apparemment gravées sur bois vers 1849 principalement par A. **LAVIEILLE**, dans *Les mystères d'Udolphe* d'Ann **RADCLIFFE**, grand classique du roman gothique, et elles **ne** semblent **pas** être reproduites à partir d'une édition anglaise.

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=ILLUSTRATIONS%20POUR%20ROMANS%20POPULAIRES%20022%20FRANCE%20BELGIQUE%20MILIEU%2019S%20DEBUT%2020S.pdf>

24 illustrations de **BARON** et C. **NANTEUIL**, gravées sur bois pour une édition de 1849 de « *La Jérusalem délivrée* », dues respectivement à Laisné père ou filles (Adèle et Aglaé), **ANDREW** (18??-18??), Adolphe **BEST** (1808-1860), **LELOIR** (18??-18??), Henri-Désiré **PORRET** (1800-1867), Antoine-Alphée **PIAUD** (1813-1867), Armand-Auguste **Caqué** (1795-1881), D. **CONTAMINE** (18??-18??), James **GOWLAND** (18??-18??), Louis **BRUGNOT** (1814-1845), Adrien **LAVIEILLE** (1818-1862), etc.

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=ILLUSTRATIONS%20POUR%20ROMANS%2>

[0POPULAIRES%2024%20FRANCE%20BELGIQUE%20MILIEU%2019S%20DEBUT%2020S.pdf](https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=LAFONTAINE%20CONTES%20ET%20NOUVELLES%20ROMANS%20DU%20JOUR%20ILLUSTRES%20HAVARD%201849%20GRAVURES%20SUR%20BOIS.pdf)

« *Contes et nouvelles de Lafontaine* » dans ***Romans du jour illustrés***, Paris, édité par Gustave Havard, 1849, in-4° (31 x 21 cm), 104 pages.

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=LAFONTAINE%20CONTES%20ET%20NOUVELLES%20ROMANS%20DU%20JOUR%20ILLUSTRES%20HAVARD%201849%20GRAVURES%20SUR%20BOIS.pdf>

14 illustrations de J.A. **Beucé**, gravées sur bois par Adrien **LAVIEILLE**, pour « ***Le diable boiteux*** » par **LE SAGE**, dans ***Romans contes et nouvelles illustrés***, Paris, édité par Gustave Havard, 1849, in-4° (31 x 21 cm), 48 pages.

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=ILLUSTRATIONS%20POUR%20ROMANS%20POPULAIRES%2030%20FRANCE%20BELGIQUE%20MILIEU%2019S%20DEBUT%2020S.pdf>

18 illustrations de **BERTALL**, gravées sur bois par **LAVIEILLE**, pour « « *Le roman comique* » de SCARRON dans ***Romans contes et nouvelles illustrés***, Paris, édité par Gustave Havard, 1849.

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=ILLUSTRATIONS%20POUR%20ROMANS%20POPULAIRES%2032%20FRANCE%20MILIEU%2019S.pdf>

6 illustrations de J.A. **Beucé**, gravées sur bois par Adrien **LAVIEILLE**, pour « ***Les bottes vernies de***

Cendrillon » par Ch. **DESLYS**, dans **Romans contes et nouvelles illustrés**, Paris, édité par Gustave Havard, 1849, in-4° (31 x 21 cm), 13 pages.

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=ILLUSTRATIONS%20POUR%20ROMANS%20POPULAIRES%20034%20FRANCE%20MILIEU%20DIX%20NEUVIEME%20SIECLE.pdf>

12 illustrations de J.A. **Beucé**, gravées sur bois par Adrien **LAVIEILLE**, pour « **Simple histoire** », fiction moins connue et due à Mistriss **INCHBALD**, dans **Romans contes et nouvelles illustrés**, Paris, édité par Gustave Havard, 1849, in-4° (31 x 21 cm), 40 pages.

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=ILLUSTRATIONS%20POUR%20ROMANS%20POPULAIRES%20036%20FRANCE%20MILIEU%20DIX%20NEUVIEME%20SIECLE.pdf>

14 illustrations réalisées en 1846 par A. **DEVERIA** ou Louis **MARCKL** et gravées sur bois principalement par **Hébert** ou J. **BOUDEVILLE** ou **DEREPAS**, dans “**Le chevalier de Maison-Rouge**” d’Alexandre **DUMAS** père, dans **L’écho des feuilletons** (recueil de nouvelles, légendes, anecdotes, épisodes, etc ; extraits de la Presse contemporaine, par MM. J.-B. **FELLENS** et L.-P. **DUFOUR**), ; Paris, chez les éditeurs ; 1846, deuxième série, troisième année) :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=ILLUSTRATIONS%20POUR%20ROMANS%20POPULAIRES%2020%20FRANCAISE%20BELGIQUE%20MILIEU%2019S%20DEBUT%2020S.pdf>

7 illustrations réalisées en 1844 par Th. **Guérin** et gravées principalement par **PISAN** ou **TRICHON**, pour ***Le loup blanc*** de Paul Féval, dans ***L'écho des feuilletons*** (recueil de nouvelles, légendes, anecdotes, épisodes, etc ; extraits de la Presse contemporaine, par MM. J.-B. FELLENS et L.-P. DUFOUR), ; Paris, chez les éditeurs ; 1844, deuxième série, première année :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=ILLUSTRATIONS%20POUR%20ROMANS%20POPULAIRES%2026%20FRANCAISE%20MILIEU%2019S.pdf>

13 illustrations réalisées en 1845 par A. **DEVERIA** ou Louis **MARCKL** ou **MARVILLE** et gravées sur bois principalement par **BARBANT** ou **BERNARD** ou **BRUGNOT** ou **LE COUTURIER** ou **TRICHON**, dans “***Le chevalier d'Harmental***” d'Alexandre DUMAS père, dans ***L'écho des feuilletons*** (recueil de nouvelles, légendes, anecdotes, épisodes, etc ; extraits de la Presse contemporaine, par MM. J.-B. FELLENS et L.-P. DUFOUR), ; Paris, chez les éditeurs ; 1845, deuxième série, troisième année) :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=ILLUSTRATIONS%20POUR%20ROMANS%20POPULAIRES%2028%20FRANCE%20MILIEU%2019S%20DUMAS.pdf>

Illustrations (2 par fascicule) dans les ***Chefs-d'Oeuvre des Grands Romanciers du XIX^{ème} siècle / Les Bons romans*** (série **bleue**); E. Girard et A. Boitte éditeurs; Paris, 1893, 22 volumes in-4° (22 x 31,5), 1139 fascicules. Cartonnage **bleu** d'éditeur avec typo or sur le dos et le premier plat; toison sur le dos.

TOUTES les illustrations (gravures) du tome **1** (fascicules 1-52) via :

<https://www.idesetautres.be/upload/ILLUSTRATIONS%20GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20BLEUE%20T1%201893%20FASCICULES%201-52%20LIENS%20INTERNET.pdf>

TOUTES les illustrations (gravures) dans le tome **2** (fascicules 53-104) :

<https://www.idesetautres.be/upload/ILLUSTRATIONS%20GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20BLEUE%20T2%201893%2053-104%20LIENS%20INTERNET.pdf>

TOUTES les illustrations (gravures) dans le tome **3** (fascicules 105-156) :

<https://www.idesetautres.be/upload/GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20BLEUE%20T3%201893%20105-156%20LIENS%20INTERNET.pdf>

TOUTES les illustrations (gravures) dans le tome **4** (fascicules 157-208) :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20BLEUE%20T4%201893%20157-208%20LIENS%20INTERNET.pdf>

TOUTES les illustrations (gravures) dans le tome **5** (fascicules 209-260) :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20BLEUE%20T5%201893%20209-260%20LIENS%20INTERNET.pdf>

TOUTES les illustrations (gravures) dans le tome **6** (fascicules 261-312) :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20BLEUE%20T6%201893%20261-312%20LIENS%20INTERNET.pdf>

TOUTES les illustrations (gravures) dans le tome **7** (fascicules 313-364) :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20BLEUE%20T7%201893%20313-364%20LIENS%20INTERNET.pdf>

Illustrations (2 par fascicule) dans les ***Chefs-d'Oeuvre des Grands Romanciers du XIX^{ème} siècle / Les Bons romans*** (série **rouge**) ; E. Girard et A. Boitte éditeurs ; Paris, 1896, 23 volumes in-4° (22 x 31,5), 1206 fascicules. Cartonnage **rouge** d'éditeur avec typo or sur le

dos et le premier plat ; tomason sur le dos. Nombreuses illustrations en noir et blanc in-texte (2 par fascicule). **Liens INTERNET** vers chacune.

TOUTES les illustrations dans le tome **1** :

<https://www.idesetautres.be/upload/GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20ROUGE%20T1%201896%20FASCICULES%201-59%201138-1196%20LIENS%20INTERNET.pdf>

TOUTES les illustrations dans le tome **2** :

<https://www.idesetautres.be/upload/ILLUSTRATIONS%20GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20ROUGE%20T2%201896%20FASCICULES%2060-111%201197-1247%20LIENS%20INTERNET.pdf>

TOUTES les illustrations dans le tome **3** :

<https://www.idesetautres.be/upload/GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20ROUGE%20T3%201896%20FASCICULES%20112-163%201248-1300%20LIENS%20INTERNET.pdf>

TOUTES les illustrations dans le tome **4** :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20ROUGE%20T4%201896%20FASCICULES%20164-215%201301-1362%20LIENS%20INTERNET.pdf>

TOUTES les illustrations dans le tome **5** :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20ROUGE%20T5%201896%20FASCICULES%20216-267%201363-1404%20LIENS%20INTERNET.pdf>

TOUTES les illustrations dans le tome **6** :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20R>

[OUGE%20T6%201896%20FASCICULES%20268-319%201405-1456%20LIENS%20INTERNET.pdf](https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20ROUGE%20T6%201896%20FASCICULES%20268-319%201405-1456%20LIENS%20INTERNET.pdf)

TOUTES les illustrations dans le tome **7** :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20ROUGE%20T7%201896%20FASCICULES%20320-371%201457-1508%20LIENS%20INTERNET.pdf>

Hommage à des illustrateurs ou graveurs d'Alexandre **DUMAS** père (1802-1870), mis en valeur dans un « *Album spécimen* » (50 dessins extraits de l'édition illustrée des **Oeuvres complètes illustrées**) des Editions Le Vasseur vers 1905. **LIENS INTERNET** :

<https://www.idesetautres.be/upload/DUMAS%20ILLUSTRATEURS%20GRAVEURS%20LE%20VASSEUR%20ALBUM%20SPECIMEN%20OEUVRES%20ILLUSTREES%201905%20LIENS%20INTERNET%2050%20DESSINS.pdf>

Nous avons mis à votre disposition quelque **200** illustrations réalisées par **TOFANI** et gravées par Narcisse **NAVELLIER** et Léon **MARIE** pour une réédition d'oeuvres d'Eugène **SUE** par Jules Rouff, entre 1890 et 1902, en l'occurrence dans 18 des 19 livraisons des **Mystères de Paris** ("Oeuvres illustrées").

Nous mettons hebdomadairement à votre disposition sur notre site les fascicules des **Mystères de Paris** d'Eugène **SUE**, extraits d'une édition illustrée de **500** dessins originaux et publiée

en 1844 à Paris (librairie de Coquillion), figurant dans 3 volumes en notre possession.

Nous mettons hebdomadairement à votre disposition sur notre site les chapitres d'une « *contrefaçon* » du ***Juif errant*** d'Eugène **SUE**, une édition belge illustrée (Bruxelles ; Meline, Cans et compagnie ; 1846), figurant dans 3 tomes en notre possession.

Bernard **GOORDEN** ; « *Gravures des frontispices par Joseph COOMANS (1816-1889) des 17 chapitres de **Baudouin bras-de-fer, ou les Normands en Flandre** (1840-1841) » :*

<https://www.idesetautres.be/upload/GRAVURES%20COOMANS%20FRONTISPICES%20%2017%200CHAPITRES%20BAUDOUIIN%20BRAS%20DE%20FER%201840.pdf>

COOMANS aîné ; ***Baudouin bras-de-fer, ou les Normands en Flandre*** (avec 100 dessins de Joseph COOMANS, gravés par Auguste et Charles COOMANS) ; Bruxelles, Imprimerie De Measure ; 1840-1841, 230 pages.

Liens **INTERNET** vers les illustrations de **TOFANI**, gravées par Narcisse **NAVELLIER** et Léon **MARIE**, introduisant les 61 chapitres du livre ***La vie du vaillant Bertrand Du Guesclin*** (d'après la *chanson de geste du trouvère Cuvelier et la chronique en prose contemporaine*), texte rajeuni par Mademoiselle E. **Dufaux de la Jonchère** (Paris, Garnier frères libraires-éditeurs ; 1885, VIII-535 pages, 61 chapitres, 7 gravures hors texte).

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=VIE%20BERTRAND%20DU%20GUESCLIN%20CONTRIBUTIONS%20REDECOUVERTE%2068%20GRAVURE%20FRANCE%20DIX-NEUVIEME%20SIECLE%20TOFANI%20NAVELLIER%20MARIE%201885%20LIENS%20INTERNET.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « *Hoe Lode OPDEBEEK (1869-1930) boeken liet illustreren die hij uitgaf* **1** / *Comment Lode OPDEBEEK (1869-1930) faisait illustrer des livres qu'il éditait* **1** : *Terugkomende pentekeningen van Emiel WALRAVENS (1879-1914) in 5 vergeleken boeken / Illustrations récurrentes d'Emiel WALRAVENS (1879-1914) dans 5 livres (De Bruid van Jan van Breydel, Groeninghe, Genoveva van Brabant / Geneviève de Brabant, La vie de Marie Stuart, Kerlingaland)* :

<http://www.idesetautres.be/upload/AFBEELDINGEN%20EMIEL%20WALRAVENS%20BRUID%20JAN%20BREYDEL%20VERGELEKEN%20MET%20NHOUD%204%20ANDERE%20BOEKEN%20BGOORDEN.pdf>

Essais de Jacques VAN HERP consacrés au roman populaire et abondamment illustrés.

« **Harry Dickson** » (DEUX volumes ; 328 pages, en 3 parties) in **IEA3233** :

<http://idesetautres.be/upload/IEA3233A1%20VAN%20HERP%20HARRY%20DICKSON%201A.zip>

<http://idesetautres.be/upload/IEA3233A2%20VAN%20HERP%20HARRY%20DICKSON%201B.zip>

<http://idesetautres.be/upload/IEA3233B%20VAN%20HERP%20HARRY%20DICKSON%202.zip>

« **José MOSELLI et la SF** » (268 pages, en 3 parties), in IEA4344 :

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA4344A%20VAN%20HERP%20MOSELLI%20001-080.zip>

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA4344B%20VAN%20HERP%20MOSELLI%20081-160.zip>

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA4344C%20VAN%20HERP%20MOSELLI%20161-264.zip>

« **Les Romans de cape et d'épée TALLANDIER (1932-1942)** », in IEA72 :

<https://www.idesetautres.be/upload/VAN%20HERP%20ROMANS%20CAPE%20ET%20EPEE%20TALLANDIER%201932-1942%20IEA72%201994.pdf>

Romans historiques déjà republiés par nos soins.

Théodore **CAHU**, *Du Guesclin* (pour ses superbes illustrations par Paul de Sémant) :

<https://www.idesetautres.be/upload/CAHU%20SEMANT%20DU%20GUESCLIN%20LIENS%20INTERNET%20INTEGRALITE.pdf>

25 chapitres des *Facéties de Charles-Quint* (Anvers, Imprimerie Nationale) :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=FACETIES%20CHARLES%20QUINT%20ANVERS%20IMPRIMERIE%20NATIONALE%20LIENS%20INTERNET%2025%20CHAPITRES.pdf>

16 chapitres de *La vengeance d'un Hautecoeur* par Madame Louise de **BELLAIGUE**, née de

Beauchesne (Paris, Alcide Picard éditeur / Maison Quantin, s.d. = 1888, 256 pages. « *Bibliothèque de l'éducation maternelle* ») Reliure pleine percaline décoré, toutes tranches dorées.

Ce roman historique se déroulant au Moyen âge vaut déjà le détour pour les illustrations d'Alfred **MONTADER** (1855-19..), gravées par PETIT (18??-19 ??).

<https://www.idesetautres.be/upload/BELLAIGUE%20VENGEANCE%20HAUTECOEUR%201888%20ILLUSTRATIONS%20MONTADER%20LIENS%20INTERNET%2016%20CHAPITRES.pdf>

Roman sur l'époque du **Moyen Age** de J. A. **VESTERS** (1844-1881), « *L'héritière de Duivenvoorde* :

<https://www.idesetautres.be/upload/VESTERS%20HERITIERE%20DUIVENVOORDE%20ILLUSTRATION%20EUROPEENNE%201879%20LIENS%20INTERNET.pdf>

15 chapitres de *Marie de Brabant* (1254-1322), roman historique du **Moyen Age**, par M. HUBERT (= Hubert MELIS, 1872-1949 ; Anvers, Lode Opdebeek ; 1904 ; II-476 pages ; dessins de Emiel **WALRAVENS**), traduit du néerlandais d'après M. HUIBRECHTS ou HUYBRECHTS, *Maria van Brabant* (Antwerpen, Lode Opdebeek ; 1903 ; 478 pages).

<https://www.idesetautres.be/upload/MARIE%20DE%20BRABANT%20HUBERT%20ILLUSTRATIONS%20EMIEL%20WALRAVENS%201904%20LIEN%20INTERNET%2>

[015%20CHAPITRES%20OPDEBEEK.pdf](#)

Autres oeuvres déjà republiées par nos soins.

51 numéros de la revue *Der Orchideengarten* (1918-1921) aux nombreuses illustrations en noir et blanc et aux couvertures en couleurs :

<https://www.idesetautres.be/upload/ORCHIDEENGARTEN%201918-1921.pdf>

Michel de **GHELDERODE** (1898-1962), Bruxellois, a écrit en 1918-1922 *L'Histoire comique de Keizer Karel telle que la perpétuèrent jusqu'à nos jours les gens de Brabant et de Flandre*. Nous vous proposons une publication de la troisième édition (1943 ; Bruxelles, « Les Editions du Carrefour »). Les illustrations sont d'Albert DAENENS (1883-1952). Keizer Karel est **Charles-Quint** pour les francophones et Carlos V pour les Espagnols.

Vous trouverez la table des matières avec les **liens INTERNET** vers **TOUS** ces **72** récits au lien suivant :

<https://www.idesetautres.be/upload/GHELDERODE%20HISTOIRE%20COMIQUE%20KEIZER%20KAREL%201943%20LIENS%20INTERNET%2072%20RECITS%20BGOORDEN.pdf>

Livre insolite d'Edmond **CATTIER**, *La distillerie / le cabaret du diable vert* (illustrations, dont 13 planches hors texte, d'après les dessins de F. **Gailliard**) ; Paris, H. Le Soudier ; Bruxelles, J. Lebègue et Cie éditeurs ; s.d. (vers 1900), in-8°,

147 pages, 19 chapitres. (Reliure de percaline rouge ornée) (Photogravures de Jean Malvaux)
C'est l'histoire d'un café maudit, de diable et de villages imaginaires (ou qui n'existent plus) comme Thorinnes, Beausart, Trazière, Templaine, Saintagne. Il s'agit aussi de propagande antialcoolique sous forme de fiction.

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=CATTIER%20DISTILLERIE%20CABARET%20ODIABLE%20VERT%201900%20FRANZ%20GAILLIARD%20LIENS%20INTERNET%2019%20CHAPITRES.pdf>

3 (trois) romans historiques de Roberto J. **Payró** mettant en scène des *conquistadores* espagnols du 16^{ème} siècle, découvrant Argentine et Paraguay.

La mer d'eau douce (1927, plantant le décor du suivant) ; liens INTERNET vers les **20** chapitres :

<http://www.idesetautres.be/upload/MAR%20DULCE%20FR%20PAYRO%20POSTFACE%20BGOORDEN%20LIENS%20INTERNET%20CHAPITRES.pdf>

https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/payro_mer_eau_douce_mar_dulce_1.pdf

https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/payro_mer_eau_douce_mar_dulce_2.pdf

Le capitaine Vergara (1925 ; « suite » de ***La mer d'eau douce***, et plus passionnante) ; liens INTERNET vers les **46** chapitres :

<https://www.idesetautres.be/upload/CAPITAN%20VERGARA%20PAYRO%2046%20CHAPITRES%20TABLE%20MATIERES%20AVEC%20LIENS%20INTERNET.pdf>

Les trésors du Roi Blanc, roman de Roberto J. Payró sur le même sujet :

<https://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20TRESORS%20ROI%20BLANC%201926%20LIENS%20INTERNET%20CHAPITRES%201-7%20QUETE%20CITE%20CESARS.pdf>

Œuvres republiées dans « **IDES... ET AUTRES** ».

Collection "IDES...ET AUTRES" hors commerce (1986 - 1998).

Découvrez (téléchargement GRATUIT) :

IEAhc44 1/94 **Contes de terreur** (1919-1927 ; recueil 10 textes par E. M. LAUMANN / MADOURAUD)

IEAhc49 4/94 **Paris, capitale des ruines**. Archeopolis (anthologie de 7 textes / Marc MADOURAUD)
Nom : IEAHC49 PARIS CAPITALE DE RUINES 1 - Rajouté le 14/04/2011

Description : « *Paris, capitale de ruines* », anthologie (sous-titrée « *Archeopolis et autres contes* », anglo-saxons) sur les découvertes futures des ruines de Paris, composée et préfacée par Marc MADOURAUD. La première partie contient 5 fictions de : A. Bonnardot, Ty, L. Clarétie, P.-Max Simon, O. Béliard.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAHC49%20PARIS%20CAPITALE%20DE%20RUINES%201.zip>

Nom : IEAHC49 PARIS CAPITALE DE RUINES 2 - Rajouté le 14/04/2011

La deuxième partie contient 2 fictions de : E. Fourrier et A. Muller, ainsi qu'une bibliographie et une table des gravures.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAHC49%20PARIS%20CAPITALE%20DE%20RUINES%202.zip>

IEAhc57 1/96 **La Vie Mystérieuse** (anthologie 22 textes / MADOURAUD sur la revue de 1909-14)
Nom : IEAHC57A VIE MYSTERIEUSE 1 001-052 - Rajouté le 05/12/2009

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAHC57A%20VIE%20MYSTERIEUSE%201%20001-052.zip>

Description : ANTHOLOGIE DE TEXTES EXTRAITS DE LA REVUE "LA VIE MYSTERIEUSE" (1909-1914), COMPOSEE ET PREFACEE PAR MARC MADOURAUD. CETTE PARTIE N°1 CONTIENT LA PREFACE ET 1 TEXTE DE L. de LARMANDIE.

Nom : IEAHC57B VIE MYSTERIEUSE 2 053-088 - Rajouté le 05/12/2009

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAHC57B%20VIE%20MYSTERIEUSE%202%200053-088.zip>

CETTE PARTIE N°2 CONTIENT 5 TEXTES DE E. GANCHE, J.-A. NAU, G. BOURGEAT, J.de KERLECQ ET P. GIFFARD.

Nom : IEAhc57C VIE MYSTERIEUSE 3 089-144 - Rajouté le 05/12/2009

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc57C%20VIE%20MYSTERIEUSE%203%20089-144.zip>

CETTE PARTIE N°3 CONTIENT 11 TEXTES DE S. DEGLANTINE, R. KIPLING, RENE d'ANJOU (2) , J. RAMEAU, R. SCHWAEBLE, J. JOSEPH-RENAUD, P. DESIRIEUX (3) ET L. BERTHAUT.

Nom : IEAhc57D VIE MYSTERIEUSE 4 145-184 - Rajouté le 05/12/2009

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc57D%20VIE%20MYSTERIEUSE%204%20145-184.zip>

CETTE PARTIE N°4 CONTIENT 4 TEXTES DE P. DESIRIEUX, G.-C. RICHARD, A. MERCEREAU ET N. CASANOVA, AINSI QU'UN PORTFOLIO INTITULE « LES TERRIENS DANS VENUS », LA BIBLIOGRAPHIE ET UN ESPACE PUBLICITAIRE.

IEAhc63 4/96 **Surhumanités** (anthologie 10 textes / Marc MADOURAUD)

Nom : IEAhc63A SURHOMMES 1 001-039 - Rajouté le 05/11/2009

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc63A%20SURHOMMES%201%20001-039.zip>

Description : ANTHOLOGIE SUR LES SURHOMMES ET LES RACES FUTURES, COMPOSEE ET PREFACEE PAR MARC MADOURAUD : SURHUMANITES - LA RACE QUI VAINCRA ET AUTRES HISTOIRES. PARTIE N°1 CONTENANT PREFACE NOTES ET BIBLIOGRAPHIE.

Nom : IEAhc63B SURHOMMES 2 040-087 - Rajouté le 05/11/2009

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc63B%20SURHOMMES%202%20040-087.zip>

Description : PARTIE N°2 DE L'ANTHOLOGIE SURHUMANITES DE MARC MADOURAUD. CONTIENT 4 TEXTES DE A. CAPUS, O. BELIARD, G. DE TARDE ET J. SAGERET.

Nom : IEAhc63C SURHOMMES 3 088-121 - Rajouté le 05/11/2009

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc63C%20SURHOMMES%203%20088-121.zip>

Description : PARTIE N°3 DE L'ANTHOLOGIE SURHUMANITES DE MARC MADOURAUD. CONTIENT 6 TEXTES DE H.-J. PROUMEN (x2), J. RAMEAU (x2), M. DAIREAUX ET P. MICHEL.

IEAhc64 1/97 **Heu-Heu ou le monstre** (1923), par Henry Rider HAGGARD

IEAhc64A HAGGARD 001-073 - Rajouté le 30/12/2010

Description : Nous avons en 1996 consacré « IDES ... ET AUTRES » hors commerce N°64 à un roman inédit de l'écrivain Henry **Rider HAGGARD**, « Heu-Heu ou le monstre » (« Heu-Heu or the monster »), écrit en 1871 et faisant partie du « cycle d'Allan Quatermain ». Traduit et admirablement préfacé par Marc **MADOURAUD**.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc64A%20HAGGARD%20001-073.zip>

IEAhc64B HAGGARD 074-135 - Rajouté le 30/12/2010

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc64B%20HAGGARD%20074-135.zip>

IEAhc64C HAGGARD 136-205 - Rajouté le 30/12/2010

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc64C%20HAGGARD%20136-205.zip>

IEAhc71 4/97 Les Mondes du SI par Stanley G. WEINBAUM (1935 ; recueil 3 textes / MADOURAUD)

IEAhc72 1/98 10 ans de SF dans "La Caricature"/ALBERT ROBIDA (anthologie / MADOURAUD)

Nom : IEAhc72A ROBIDA 1 01-10 - Rajouté le 05/11/2009

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc72A%20ROBIDA%201%2001-10.zip>

Description : **10 ANNEES DE SF DANS "LA CARICATURE"**, revue dirigée par ALBERT ROBIDA - ANTHOLOGIE PREFACEE ET COMPOSEE PAR MARC MADOURAUD, A L'OCCASION DU CENT CINQUANTIEME ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE D'ALBERT ROBIDA. PARTIE N°1 DE 6.

Nom : IEAhc72b ROBIDA 2 11-19 - Rajouté le 05/11/2009

PARTIE N°2 DE *ROBIDA ET LA SF DANS "LA CARICATURE"*.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc72B%20ROBIDA%202%2011-19.zip>

Nom : IEAhc72c ROBIDA 3 20-26 - Rajouté le 05/11/2009

PARTIE N°3 DE *ROBIDA ET LA SF DANS "LA CARICATURE"*.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc72C%20ROBIDA%203%2020-26.zip>

Nom : IEAhc72d ROBIDA 4 27-33 - Rajouté le 05/11/2009

PARTIE N°4 DE *ROBIDA ET LA SF DANS "LA CARICATURE"*.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc72D%20ROBIDA%204%2027-33.zip>

Nom : IEAhc72E ROBIDA 5 34-40 - Rajouté le 05/11/2009

PARTIE N°5 DE *ROBIDA ET LA SF DANS "LA CARICATURE"*.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc72E%20ROBIDA%205%2034-40.zip>

Nom : IEAhc72F ROBIDA 6 41-43 - Rajouté le 05/11/2009

PARTIE N°6 DE *ROBIDA ET LA SF DANS "LA CARICATURE"*.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc72F%20ROBIDA%206%2041-43.zip>

IEAhc79 4/98 God save SF 1 (anthologie anglo-saxonne ; 7 textes / Marc MADOURAUD)

Nom : IEAhc79A GOD SAVE SF 1A 001-054 - Rajouté le 06/11/2009

"*GOD SAVE SF 1*", DERNIER NUMERO DE "IDES...ET AUTRES", PARU SUR SUPPORT PAPIER EN DECEMBRE 1998. ANTHOLOGIE TRADUITE ET PRESENTEE PAR MARC MADOURAUD. CETTE PARTIE N°1 CONTIENT : LA TABLE DES ILLUSTRATIONS, UNE PREFACE ET UN TEXTE DE CLEMENT FEZANDIE.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc79A%20GOD%20SAVE%20SF%201A%20001-054.zip>

Nom : IEAhc79B GOD SAVE SF 1B 055-104 - Rajouté le 01/07/2011

PARTIE N°2 DE "*GOD SAVE SF 1*". CONTIENT 3 TEXTES DE : OWEN OLIVER, WARDON ALLAN CURTIS ET BERTRAND ATKEY.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc79B%20GOD%20SAVE%20SF%201B%200055-104.zip>

Nom : IEAhc79C GOD SAVE SF 1C 105-158 - Rajouté le 06/11/2009

PARTIE N°3 DE *GOD SAVE SF 1*. CONTIENT : DES TEXTES DE GEORGE GRIFFITH, EDWARD PAGE MICHELL ET GEORGE FORREST; UN PORTFOLIO CONSACRE A HARRY GRANT DART; UNE BIBLIOGRAPHIE DES TITRES ET UNE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc79C%20GOD%20SAVE%20SF%201C%20105-158.zip>

IEAhc80 God save SF 2 (anthologie anglo-saxonne ; 7 textes / Marc MADOURAUD)

Nom : IEAhc80 1 GOD SAVE SF 2 - Rajouté le 02/06/2011

Description : « *God save SF 2* », anthologie (sous-titrée « *En plein soleil* », et autres récits anglo-saxons), traduite et présentée par Marc MADOURAUD. Volume inédit sur support papier, il aurait dû paraître dans la collection « *IDES ... ET AUTRES* » en mars 1999. Pour faciliter votre téléchargement, nous l'avons scindée en 4. Cette première partie contient 2 fictions de R. Duncan Milne et S. Leacock.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc80%201%20GOD%20SAVE%20SF%202.zip>

Nom : IEAhc80 2 GOD SAVE SF 2 - Rajouté le 02/06/2011

Cette deuxième partie contient 3 fictions de G. Daulton, E. Douglass & E. Pallander et E. Page Mitchell.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc80%202%20GOD%20SAVE%20SF%202.zip>

Nom : IEAhc80 3 GOD SAVE SF 2 - Rajouté le 02/06/2011

Cette troisième partie contient 2 fictions de A. B. Reeve et J. Buchan.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc80%203%20GOD%20SAVE%20SF%202.zip>

Nom : IEAhc80 4 GOD SAVE SF 2 - Rajouté le 02/06/2011

Cette quatrième partie contient 2 fictions de : P. Bo'ld et A. Merritt.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc80%204%20GOD%20SAVE%20SF%202.zip>

Nom : IEAhc12A WELLS 1 001-070 - Rajouté le 02/11/2009

Description : NOUS AVIONS PUBLIE CE FAC-SIMILE EN REDUCTION DE L'EDITION BELGE (1906) DE "LA GUERRE DES MONDES" DE H. G. WELLS OU LES ILLUSTRATIONS COULEURS D'ALVIM CORREA N'AVAIENT PAS SUFFISAMMENT ETE MISES EN VALEUR. NOUS LES AVONS CETTE FOIS SCANNEES DIRECTEMENT A PARTIR DE L'ORIGINAL.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc12A%20WELLS%201%20001-070.zip>

Nom : IEAhc12A WELLS 2 071-137 - Rajouté le 02/11/2009

Description : PARTIE N°2 DE "LA GUERRE DES MONDES" (1906) SUPERBEMENT ILLUSTRÉE EN BELGIQUE PAR ALVIM CORREA. CONTIENT LES CHAPITRES XII A XVII DU "LIVRE PREMIER".

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc12B%20WELLS%202%200071-137.zip>

Nom : IEAhc12A WELLS 3 139-207 - Rajouté le 02/11/2009

Description : PARTIE N°3 DE "LA GUERRE DES MONDES" (1906) SUPERBEMENT ILLUSTRÉE EN BELGIQUE PAR ALVIM CORREA. LE "LIVRE DEUXIEME", "LA TERRE AU POUVOIR DES MARIENS", COMMENCE PAR L'ILLUSTRATION LA PLUS CONNUE DE L'ILLUSTRATEUR ET SE POURSUIT JUSQU'AU CHAPITRE XXIV.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc12C%20WELLS%203%20139-207%20LIVRE%202.zip>

Nom : IEAhc12A WELLS 4 208-246 - Rajouté le 02/11/2009

Description : PARTIE N°4 DE "LA GUERRE DES MONDES" (1906) SUPERBEMENT ILLUSTRÉE EN BELGIQUE PAR ALVIM CORREA. CHAPITRES XXV A XXVII + TABLE DES MATIERES, DES ILLUSTRATIONS HORS TEXTE ET DANS LE TEXTE.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc12D%20WELLS%204%20208-246.zip>

Illustrations d'Emiel WALRAVENS (1879-1914).
GOORDEN, Bernard ; « De pentekeningen van /
Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS**
(1879-1914) : **1**) De afbeeldingen in / Les
illustrations dans **Groeninghe** (1910) van / de
Abraham **HANS** » :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2001%20GROENINGHE%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De pentekeningen van /
Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS**

(1879-1914) : **1bis**) De afbeeldingen / de **portretten** in / Les illustrations / les **portraits** dans **Groeninghe** (1910) **van** / de Abraham **HANS** :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2001bis%20GROENINGHE%20PORTRETTE%20N%20PORTRAITS%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **1ter**) Andere afbeeldingen in / Autres illustrations dans **Groeninghe** (1910) **van** / de Abraham **HANS**. Sommige misschien van Edmond Van Offel, moeilijk te onderscheiden :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2001ter%20GROENINGHE%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **2**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Het nevelmanteltje** (1923 ?) **van** / de K. **BOUTER** (= Lode **OPDEBEEK**) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2002%20NEVELMANTELJTJE%20kBOUTER%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **3**) De afbeeldingen in / Les

illustrations dans ***De bokkenrijders in het land van Valkenberg*** (1910) van / de Pieter **ECREVISSE** (1804-1879) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2003%20BOKKENRIJDERS%20LAND%20VALKENBERG%20PIETER%20ECREVISSE%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **4**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans ***Het kraaiennest*** (1912) van / de Jan Renier **SNIEDERS** (1812-1888) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2004%20KRAAIENNEST%20SNIEDERS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **5**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans ***Maria van Brabant*** (1903) van / de Hubert **MELIS** (1872-1949) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2005%20MARIA%20VAN%20BRABANT%20MELIS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **6**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans ***Genoveva van Brabant*** (1866

en 1918). Une œuvre traitée par 2 auteurs : Johana-Desideria **COURTMANS-BERCHMANS** (1811-1890) et Jan **VERRIEST**, pseudonyme que nous avons percé à jour, de Lode OPDEBEEK :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2006%20GENOVEVA%20VAN%20BRABANT%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **7**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **De laatste lotgevallen van Robert en Bertrand** (1905) **van** / de Jan **BRUYLANTS** (1871-1928) :

<https://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2007%20ROBERT%20EN%20BERTRAND%20BRUYLANTS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **8**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **De dodenvelden van Siberië** (1890) **van** / de Victor von **FALK** (1861-1926) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2008%20DODENVELDEN%20SIBERIE%20VON%20FALK%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **9**) De afbeeldingen in / Les

illustrations dans *Vlaamsch Bloed* (1906) van / de Lodewijk **VAN LAEKEN** (1869-1930) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2009%20VLAAMSCH%20BLOED%20LODEWIJK%20VAN%20LAEKEN%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **11**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans *Lange Wapper* (o. a. 1912) van / de Karel **ADRIAENSSENS** en van / de Abraham **HANS** (1882-1939) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2011%20LANGE%20WAPPER%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **12**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans *De brandstichter* (1923) van / de Jan Renier **SNIEDERS** (1812-1888) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2012%20BRANDSTICHTER%20SNIEDERS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « Welke **pentekeningen** van Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) waren in Abraham **HANS**' *Antwerpen in zijn verleden* (1907) ? ... » :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%20ANTWERPEN%20IN%20ZIJN%20VERLEDEN%201%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **13**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans *De Italiaansche vuurwerkmaker van* / de Abraham **HANS** (1882-1939) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2013%20ITALIAANSCH%20VUURWERKMAKER%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **14**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans *Alva's standbeeld van* / de Abraham **HANS** (1882-1939) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2014%20ALVAs%20STANDBEELD%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **15**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans *Jeanne d'Arc* (1898) van / de Lodewijk **VAN LAEKEN** (1869-1930) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2015%20JEANNE%20ARC%20LODEWIJK%20VAN%20LAEKEN%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **16**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans ***Vade-Mecum voor den Tooneelspeler – Liefhebber*** (1910) van / de Lode **KRINKELS** (1858-1921).

In dit boek is er ook een verrassing, een « *publiciteit* » voor ***HILPERIC EN FREDEGONDE*** / Dans ce livre il y a aussi une surprise, une « *publicité* » pour ***HILPERIC EN FREDEGONDE***

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2016%20VADE%20MECUM%20TONEELSPILER%20LIEFHEBBER%20KRINKELS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **17**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans ***Hoe men burgemeester wordt*** (1910) van / de Jan Renier **SNIEDERS** (1812-1888) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2017%20HOE%20MEN%20BURGEMEESTER%20WORDT%20SNIEDERS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **18**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Betje op zee** (1890 ?) van / de Pol **SELENS** (18??-19 ??) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2018%20BETJE%20OP%20ZEE%20SELENS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **19**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Nikolaas Zannekin** of **Cassel** (1913) van / de Abraham **HANS** (1882-1939) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2019%20NIKOLAAS%20ZANNEKIN%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **20**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **De schuimlopers** (1910) van / de Jan Renier **SNIEDERS** (1812-1888) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2020%20SCHUIMLOPERS%20SNIEDERS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **21**) De afbeeldingen in / Les

illustrations dans *Jan onversaagd* (1908) van / de Karel **ADRIAENSSENS** (18??-19??) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2021%20JAN%20ONVERSAAGD%20ADRIAENSSENS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **22**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans *De Judas van Tyrol* (19 ??) van / de David **VLEMINCKX** (18 ??-19 ??) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2022%20JUDAS%20VAN%20TYROL%20VLEMINCKX%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **23**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans *Bertrand, de zwarte jager* of *Gemeente* (1944) van / de Constant **DE KINDER** (1863-1943) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2023%20BERTRAND%20ZWARTE%20JAGER%20GEMEENTE%20DE%20KINDER%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) / **24**) De afbeeldingen in / Les

illustrations dans *De meesterknecht* (1855) van / de Jan Renier **SNIEDERS** (1812-1888) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2024%20MEESTERKNECHT%20SNIEDERS%20BGOORDEN.pdf>

VAN GASSE, Freddy ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **25**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans *Voor de jeugd / Gemengde vertellingen* **2** (1904) van / de Constant **DE KINDER** (1863-1943) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2025%20VOOR%20DE%20JEUGD%20GEMENGDE%20VERTELLINGEN%202%20DE%20KINDER%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **26**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans *Sneeuwitje* (1929) van / de K. **BOUTER** (= Lode **OPDEBEEK**) + *De paradijsvogeltjes* (1931) van / de Karel **ADRIAENSSENS** :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2026%20SNEEUWWITJE%20kBOUTER%20PARADIJSVOGELTJES%20ADRIAENSSENS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **27**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Antwerpen na de overgave** (1908 ?) van / de Abraham **HANS** (1882-1939) : <http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2027%20ANTWERPEN%20NA%20DE%20OVERGAVE%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **28**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **De wonderdokter** (1884) van / de Jan Renier **SNIEDERS** (1812-1888) : <http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2028%20WONDERDOKTER%20SNIEDERS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **29**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Maarten Van Rossum van** / de Abraham **HANS** (1882-1939) : <http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2029%20MAARTEN%20VAN%20ROSSUM%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS**

(1879-1914) : **30**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Vaderland** (19 ??) **van** / de Lodewijk **VAN LAEKEN** (1869-1930) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2030%20VADERLAND%20LODEWIJK%20VAN%20LAEKEN%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **31**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans (**Fernand**) **de zeerover** (1845) **van** / de Pieter Frans **VAN KERCKHOVEN** (1818-1857) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2031%20ZEEROVER%20VAN%20KERCKHOVEN%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **32**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Amanda / uit het leven der zinneloozen** (18??) **van** / de Jan Renier **SNIEDERS** (1812-1888) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2032%20AMANDA%20SNIEDERS%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **33**) De afbeeldingen in / Les

illustrations dans **Generaal De Wet, held van Zuid Afrika** (1907) van / de Rik **VAN FIENEN** (1869-1930) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2033%20GENERAAL%20DE%20WET%20HELD%20ZUID%20AFRIKA%20RIK%20VAN%20FIENEN%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **34**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Abel Pollet** (1909) van / de Constant **JARDINIER**, schuilnaam van / pseudonyme d'**Abraham HANS** » :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2034%20ABEL%20POLLET%20CONSTANT%20JARDINIER%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **36**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **De reis rond de wereld door twee Vlaamsche jongens** (1910) van / de **AUCTOR**, schuilnaam van / pseudonyme de **Jan BRUYLANTS Jr.** (1871-1928) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2036%20REIS%20ROND%20WERELD%20TWE%20VLAAMSCHE%20JONGENS%20AUCTOR%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **36**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Le tour du monde de deux enfants de Liège** (1911) van / de **AUCTOR**, schuilnaam van / pseudonyme de Jan **BRUYLANTS Jr.** (1871-1928) » :

<https://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20ILLUSTRATIONS%20AFBEELDINGEN%2036%20TOUR%20MONDE%20DEUX%20ENFANTS%20LIEGE%20AUCTOR%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **37**) De afbeeldingen in **Jan Breydel** (18 ??) / Les illustrations dans **Jan Breydel van** / de **Willem VERRIEST** (18 ??-19 ??) » :

<https://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2037%20JAN%20BREYDEL%20WILLEM%20VERRIEST%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **38**) De afbeeldingen in **La vie de Marie Stuart, la reine sans couronne** (1906 ?) van / de Henri Gabriel **LAURALI** (18 ??-19??) :

<https://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2038%20MARIE%20STUART%20LAURALI%20BGOORDEN.pdf>

GOORDEN, Bernard ; « De pentekeningen van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **40**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Boerenkrijg**, tweede deel, **Vaderland** (1910 ?) van / de Lodewijk VAN LAEKEN (1869-1930) :

<https://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2040%20BOERENKRIJG%202%20VADERLAND%20VAN%20LAEKEN%20BGOORDEN.pdf>

Groeninghe (1910) par Abraham **HANS** ; Antwerpen, L. Opdebeek uitgever ; 280 pages) avec de superbes illustrations d'Emiel **WALRAVENS** (1879-1914). Liens INTERNET vers les 44 chapitres :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=ABRAHAM%20HANS%20GROENINGHE%202%201910%20EMIEL%20WALRAVENS%20PENTEKENINGEN%20INTERNET%20LINKS%2044%20HOOFDSTUKKEN.pdf>

Plus de 400 fascicules (de 32 pages) de la “**Abraham HANS' Kinderbibliotheek**” avec une double illustration (dont la couverture) via

<https://www.idesetautres.be/?p=ndls>

© 2023, Bernard GOORDEN

Nous vous proposons, **quotidiennement**,
d'autres gravures (il y en a déjà plus de **5.000**)

à télécharger **GRATUITEMENT**

via l'Espace Téléchargements sur notre site

<https://www.idesetautres.be>